

COLLÈGE HENRI IV ASSOCIATION AMICALE



DES *Anciens Elèves* DU COLLÈGE DE BERGERAC

FONDÉE LE 29 NOVEMBRE 1909. RECONNUE D'UTILITÉ PUBLIQUE PAR DÉCRET DU 26 JUIN 1941

SOMMAIRE DU XIX^e BULLETIN

paroles de rené carmille.	1
membres d'honneur	2
conseil d'administration.. . . .	3
situation financière.	4
rappel des fêtes de l'association	6
assemblée générale du 8 décembre 1946 ..	7
dîners mensuels	7
inauguration de la place andré cayla	8
la rue des pépinières.	10
xix ^e banquet et discours.. . . .	11
réunion du conseil d'administration.. . . .	28
en feuilletant le livre d'or.	29
xxx ^e congrès	30
inauguration du monument auglèras	32
banquet officiel du 26 mai 1947	35
les excursions du congrès	38
la petite histoire du collège.	41
nécrologie	43
la cruche d'encre.	31
l'arrosoir des après-midi torrides.. . . .	34
das vög	37
fumées.	40

1

9

4

7

BETTER THAN NOTHING

SI CE BULLETIN NE CONTIENT QUE L'OSATURE DE TOUT CE QUI DEVRAIT LOGIQUEMENT S'Y TROUVER, C'EST PARCE QUE, OBLIGATOIREMENT, SES FEUILLETS SONT RÉDUITS. MAIS, CEPENDANT, S'IL PEUT ÊTRE, AVANT QUE LE SOUVENIR N'EN SOIT TROP RIDÉ, LE MODESTE SPICILÈGE DE L'ASSOCIATION POUR L'ANNÉE 1947, ESPÉRONS QU'ON NE LE TROUVERA PAS INUTILE.

N. B. Prière de faire tenir au Trésorier de l'Association, M. Jean BARTHE, n° 10, rue de Coulmiers, à Bergerac, le montant des cotisations. (Membres titulaires, 100 fr.; membres honoraires, 130 fr.)

C/c postal LIMOGES n° 367-52.

ASSOCIATION AMICALE DES ANCIENS ÉLÈVES DU COLLÈGE HENRI IV DE BERGERAC

Fondée le 21 novembre 1909
Reconnue d'utilité publique par décret du 26 juin 1941

SECRETARIAT GÉNÉRAL

ROBERT COQ
88, RUE VALETTE 88
BERGERAC
(DORDOGNE)

Bergerac, le décembre 1947.

Mon cher Camarade,

*La fête annuelle de l'Association aura lieu le **Dimanche 14 Décembre 1947.***

L'assemblée générale se tiendra le matin, à 10 heures 30, au Collège Henri IV, rue Lakanal,

Au trouva au verso le détail de l'ordre du jour avec un pouvoir destiné à ceux qui ne pourront pas se déplacer. Je leur serais très obligé de bien vouloir le remplir, le signer et l'envoyer d'urgence pour leur permettre de se faire régulièrement représenter.

Après l'Assemblée générale, des fleurs tricolores seront déposées devant le monument élevé à la mémoire de nos camarades morts pour la France.

A midi, le banquet traditionnel sera servi à l'Hôtel de Bordeaux (n° 41, place Gambetta, à Bergerac).

L'ensemble des frais sera de 400 francs au maximum pour chaque participant.

Si, comme je l'espère, vous êtes désireux d'assister à cette réunion, je vous prie de vous faire inscrire le plus tôt possible et obligatoirement le samedi 7 décembre au plus tard.

Dans l'espoir de vous rencontrer bientôt, croyez, cher Camarade, à l'expression de nos meilleurs sentiments.

Le Président :

Docteur Pierre ROUSSEAU.

Nota. — Le vin des camarades sera le bienvenu.

En dehors, le cas échéant, de la perception des cotisations par le Trésorier, aucune quête ne sera faite et aucune liste de souscriptions ne sera présentée au cours de la journée.

VOIR AU VERSO

VOIR AU RECTO

ASSOCIATION AMICALE DES ANCIENS ÉLÈVES DU COLLÈGE DE BERGERAC

Fondée le 29 novembre 1909 et reconnue d'utilité publique par Décret du 26 juin 1941

Assemblée Générale du dimanche 14 décembre 1947

Le soussigné (1)

donne pouvoir à M. (2)

pour le représenter à l'Assemblée générale du 14 décembre 1947 et :

- 1° Approuver le rapport moral du Secrétaire-Général ;
- 2° Approuver le rapport financier du Trésorier ;
- 3° Elire quatre membres du Conseil d'Administration (MM. Benedicty, Bourzac, Jouhet et Pucheu).

.....
A, le 1947 (3)

(1) Ecrire très lisiblement, le nom, le prénom et l'adresse du mandant.

(2) Inscrire le nom d'un mandataire dont on sera sûr de la présence à l'Assemblée générale ou LAISSER EN BLANC.

(3) Dater et signer.

Bulletin à remplir et à adresser sans retard, pour ne pas l'oublier, soit au Secrétaire général soit au Trésorier

Paroles du Contrôleur Général

de l'Administration de l'Armée René Carmille

La débâcle de 1940 ne fit qu'exalter le patriote en notre camarade René Carmille. C'était un résistant, né qui, rejetant la théorie de l'expiation chère au gouvernement de Vichy, fut au cours des années 1940-1943 un agent fournisseur de faux papiers, en relation avec certains organismes de résistance, aidant des maquis, tenant liaison avec Londres et Alger. Arrêté par la Gestapo le 3 février 1944, il fut interné au fort de Montluc et transféré sur Dachau par le fameux train du 2 juillet. Il échappa à l'effroyable tuerie du voyage, mais mourut en déportation le 25 janvier 1945.

On ne peut mieux rendre hommage à la mémoire de ce grand travailleur, de ce grand savant, de ce grand Français martyr de sa foi patriotique qu'en citant et en méditant les hautes affirmations qu'en plein Paris, en 1943, s'adressant à ses jeunes camarades de l'École Polytechnique, il lançait à la face de l'envahisseur comme un grand cri de défi et d'espérance :

« On ne fait rien par la contrainte.

« Aucune force au monde ne peut vous empêcher de vous rappeler que vous êtes les héritiers de ceux qui ont défendu le sol de France, depuis ceux qui étaient au pont de Bouvines avec le roi Philippe-Auguste jusqu'à ceux qui étaient sur la Marne avec Joffre. Souvenez-vous en !

« Aucune force au monde ne peut vous empêcher de vous rappeler que vous êtes les héritiers de la pensée cartésienne, du mysticisme et de la mathématique de Pascal, de la clarté des écrivains du XVII^e siècle et du labeur persévérant des savants du XIX^e, tout cela en France. Souvenez-vous en !

« Aucune force au monde ne peut vous empêcher de savoir que votre maison a fourni des penseurs comme Auguste Comte, Renouvier et le Père Gratry — je ne cite volontairement que des gens très différents — et que la liberté de penser a toujours existé sur la montagne Sainte-Geneviève avec rigueur et avec ténacité. Souvenez-vous en !

« Aucune force au monde ne peut vous empêcher de savoir que la devise qui est inscrite en lettres d'or sur le payillon « Pour la Patrie, les Sciences et la Gloire » et que le lourd héritage, que constitue l'immense travail de vos anciens, est un impératif catégorique qui doit guider votre ligne de conduite. Souvenez-vous en !

« Tout cela est inscrit dans votre âme et personne ne peut avoir d'action sur votre âme. »

ASSOCIATION AMICALE DU COLLÈGE HENRI

MEMBRES D'HONNEUR

(Art. 3 des statuts)

- M. le général de brigade Ambroise BERNARD.
- † M. le général de division Georges BERTHIER (1841-1922).
- † M. Charles de BËCK (1856-1939), professeur de Droit international.
- † M. le contrôleur-général de l'Administration de l'Armée René CARMILLE (1886-1945).
- M. le docteur Maurice CHICANDARD, vice-président de l'Union des Associations d'Anciens Elèves des Lycées et Collèges français.
- † M. Emile COUNORD (1842-1927), ingénieur.
- M. Marcel FLOURET, président de la Chambre à la Cour des Comptes, préfet de la Seine de la Libération, président du Conseil d'administration de la S. N. C. F.,
- M. le professeur LAIGNEL-LAVASTINE, membre de l'Académie de médecine, président de l'Union des Associations d'Anciens Elèves des Lycées et Collèges français.
- M. le général de division Paul MATTER.
- † M. Paul MOUNET (1847-1922), sociétaire de la Comédie-Française.
- † M. MOUNET-SULLY (1841-1916), sociétaire-doyen de la Comédie-Française.
- M. Georges PICARD, Département of State Office of information and educational exchange. Area division Europe, Washington. D. C. (U. S. A.).
- † M. Elie RABIER (1846-1922), conseiller d'Etat, directeur de l'Enseignement secondaire.

Président Fondateur :

- † M. Paul PETIT (1867-1941), professeur au Collège Henri IV.

Anciens Présidents :

- † M. le docteur André CAYLA (1854-1926), élu le 1^{er} mai 1909.
- † M. Albert CLAVEILLE (1865-1921), élu le 7 décembre 1920.

Membres honoraires de droit :

(art. 3 du Règlement Intérieur)

- M. Maurice LOUPIAS, sous-préfet de Bergerac.
- M. Marcel BRETON, maire de Bergorac.
- M. René MAURT, principal du Collège Henri IV.

DES ANCIENS ÉLÈVES

IV DE BERGERAC

CONSEIL D'ADMINISTRATION

(Art. 5 des statuts)

Président :

M. le docteur Pierre ROUSSEAU. — 22, boulevard Maine-de-Biran, Bergerac (élu le 20 décembre 1930).

Membre du Comité de l'Union des Associations d'Anciens Elèves des Lycées et Collèges français.

Vice-Président :

M. Christian de MESLON. — Planques, commune de Monbazillac.

Membre du Bureau d'administration du Collège.

Secrétaire général :

M. Robert COQ. — 88, rue Valette, Bergerac.

Membre du Bureau d'administration du Collège.
Membre du Comité de l'Union des Associations d'Anciens Elèves des Lycées et Collèges français.

Trésorier :

M. Jean BARTHE. — 10, rue de Coulmiers, Bergerac.

Administrateurs :

MM. Jean BENEICTY. — 40, boul. Maine-de-Biran, Bergerac.

Charles BOURZAC. — Villa « Bon Accueil », avenue Paul Painlevé, Bergerac.

Roger COLLET. — Domaine de Monplaisir, près Bergerac.

Charles FOURNIER. — 152, rue de la République, Sainte-Foy-la-Grande (Gironde).

Christian JOUHET. — 21, avenue du Président-Wilson, Bergerac.

Trésorier honoraire.

Pierre de MADAILLAN. — Château de Perrou, par Gardonne (Dordogne).

Roger MIRABEL. — 9, place du Marché-Couvert, Bergerac.

Pierre PUCHEU. — 65, avenue Aristide-Briand, Bergerac.

N. B. -- Le Président, le Vice-Président, le Secrétaire général et le Trésorier constituent le Bureau proprement dit (Art. 5 des Statuts).

SITUATION FINANCIÈRE

BILAN au 31 Décembre 1946

ACTIF

DISPONIBLE

Crédit Commercial de France à Bergerac.	15.611,50	
Chèques postaux c/c 367-52 Limoges. . .	918,80	
Caisse d'Epargne de Bergerac	80.636,80	
Numéraire en caisse.	4.610,80	
	<hr/>	101.777,90

RÉALISABLE

Valeurs mobilières (page 5)	272.265 »	
Valeurs non cotées (page 6)	<i>mémoire</i>	
Bijoux.	<i>mémoire</i>	
	<hr/>	272.265 »

IMMOBILISÉ

Immeuble	500.000 »	
	<hr/>	500.000 »
		874.042,90

PASSIF

Actif net au 31 décembre 1945.	848.864,07	
Gain de l'exercice 1946.	25.178,83	
	<hr/>	874.042,90

COMPTE DE GESTION (année 1946)

RECETTES :

1° Disponible au 31 décembre 1945	86.026,07	
2° Remboursement de titres	1.006,50	
3° Revenus ordinaires :		
Cotisations et dons.	19.537,80	
Loyer	12.000 »	
Vente du Bulletin	12.930 »	
Revenus de valeurs et dépôts	13.572,08	
	<hr/>	58.039,88
		145.072,45

DÉPENSES :

1° Dépenses ordinaires :

Frais d'avant-congrès. Participation à l'Assemblée générale de l'Union des A.	3.000 »
Distribution de prix	538,50
Secours	1.430 »
Bulletin	21.139 »
Plaques et inscriptions	1.946,70
Fleur et couronnes	850 »
Participation à la fête annuelle et frais partiels de réception (janvier et décembre) . .	8.290 50
Frais d'entretien de l'immeuble, assurances, impôts	2.718 »
Entretien tombeau Augièras.	300 »
Cotisation à l'Union des A.	500 »
Location de coffre et garde de titres. . . .	719,85
Frais du Secrétaire et du Trésorier	1 862 »

43.294,55

2° Disponible au 31 décembre 1946. 101.777,90

145.072,45

RÉSULTATS

A Recettes ordinaires	58.039,88	
Dépenses ordinaires	43.294,55	
Excédent de recettes		14.745,33
B Remboursement de titres		1.006,50
		15.751,83
Plus-value des titres en portefeuille . . .		9.427 »
Gain de l'exercice 1946		25.178,83

RELEVÉ DES TITRES déposés au Crédit Commercial de France et ÉVALUATION au 31 Décembre 1946

NOMBRE	NATURE	COURS	EVALUATION
2	Bons de la Libération de 10.000 francs.	9770 »	19540 »
4530	fr. de Rente 3 o/o 1945.	88,40	13.484 »
720	fr. de — 3 o/o perpétuel	89 »	21.360 »
12	Obligations P.T.T. 4,50 o/o de 500 fr., 3 ^e tranche. .	528 »	6.336 »
3	— id. — 4 o/o 1941 de 5.000 fr.	5.225 »	15.675 »
1	— id. — de 1.000 fr.	1005 »	1.005 »
1/5	Obligation foncière, 2,60 1885	70 »	70 »
1	Obligation Crédit National 4 o/o 1941 de 2000 fr. .	2070 »	2070 »
1	Obligation Ville de Paris 4,50 o/o 1929	1004 »	1.004 »
1	— id. — 4 o/o 1931	986 »	986 »
4	Actions Union Ind. et Commer. du Périgord	100 »	400 »
1	Obligatiod hellénique 5 o/o 1914	720 »	7 0 »
1	Obligation Etat de Sao-Paulo 5 o/o 1907	1700 »	1700 »
1	Obligation à revenu variable Chemin de fer de Rosario à Puerto-Belgrano	400 »	400 »
5	Obligations Province de Santa-Fé 5 o/o 1910	8500 »	42500 »
1	Obl. ch. de f. de Sao-Paulo à Rio Grande 5 o/o. . . .	945 »	995 »
2	Parts S.A.F.A.C. (Sociedad Auxiliar Fabril Agricola y Comercial)	13330 »	26700 »
2	Obligations Crédit Foncier Hongrois 3,50 o/o . . .	10 »	20 »
	ENREMBLE		2 2.65 »

VALEURS EN COFFRE au Crédit Commercial de France et non cotées :

- 3 Obligations Papeteries de Rottersac.
- 4 Actions Eau minérale purgative naturelle de Bidas à Pouillon (Landes).
- 1 Obligation emprunt industriel du Gouvernement de la République chinoise 5 % or 1014.
- 3 Obligations Union minière métallurgique de Russie.
- 1 Bon de l'Exposition Coloniale de Paris 1931, n° 22558.



Le Président de l'Amicale demande aux camarades de bien vouloir l'excuser pour la place que tient dans les pages du Bulletin le texte des discours qu'il a dû prononcer en 1947, en raison des circonstances et des événements.



Rappel des banquets annuels de l'Association

	DATE	NOM DU PRÉSIDENT DU BANQUET	SIÈGE DU BANQUET A BERGERAC	Nombre de Convives
I	4 Décembre 1909	D ^r André CAYLA	Hôtel de Londres	53
II	25 Mars 1911	»	»	66
III	23 Mars 1912	»	»	60
IV	26 Octobre 1912	MOUNET-SULLY	»	87
V	19 Février 1921	Albert CLAVEILLE	»	80
VI	20 Décembre 1930	D ^r Pierre ROUSSEAU	Hôtel de Bordeaux	63
VII	20 Décembre 1931	»	Hôtel de la Dordogne	58
VIII	18 Décembre 1932	»	Hôtel de Londres	57
IX	17 Décembre 1933	»	Hôtel de la Dordogne	61
X	16 Décembre 1934	»	Hôtel de Bordeaux	65
XI	8 Décembre 1935	Général Paul MATTER	Hôtel de la Dordogne	85
XII	20 Décembre 1936	D ^r Pierre ROUSSEAU	Hôtel de Bordeaux	79
XIII	12 Décembre 1937	»	Hôtel de Londres	81
XIV	11 Décembre 1938	D ^r Maurice CHICANDARD	Hôtel de Bordeaux	99
XV	13 Décembre 1942	N...	»	41
XVI	12 Décembre 1943	D ^r Pierre ROUSSEAU	»	57
XVII	10 Décembre 1944	Général Ambroise BERNARD	»	85
XVIII	13 janvier 1946	D ^r Pierre ROUSSEAU	»	106
XIX	8 décembre 1946	Prof ^r LAIGNEL LAVASTINE	»	78
XX	26 mai 1947	»	Aile nord du Collège	160

Compte rendu de l'Assemblée Générale

du dimanche 8 décembre 1946

Au Collège Henri IV, à 10 heures, dans la Classe de 1^{er}, selon la tradition.

40 membres sont présents et 45 sont représentés par mandataires réguliers.

— Le procès-verbal de l'assemblée générale du 13 janvier 1946 est adopté après lecture.

— Le Secrétaire Général présente son rapport moral.

— Le Trésorier donne lecture de son rapport financier.

— Les deux rapports sont adoptés.

— Au renouvellement de quatre membres du bureau, MM. COQ, de MONTATAIRE de MADAILLAN, MIRABEL et Pierre ROUSSEAU sont réélus.

— Le Docteur CHICANDARD parle du futur Congrès.

— Au montant des cotisations devra s'ajouter le prix du Bulletin annuel fixé à 70 francs, que les souscripteurs perpétuels devront également payer.

— MM. LAIGNEL-LAVASTINE et CHICANDARD reçoivent le titre de membres d'honneur de l'Amicale..

— M. Roger ARRAS est admis en qualité de membre honoraire.

Personne ne demandant la parole et l'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 11 heures 30.

« Rien de délicieux comme ces dîners d'amis, où l'on cause sans gêne, l'esprit éveillé, les coudes sur la nappe. »

Alphonse DAUDET.

LES DINERS MENSUELS

sont servis chaque premier MARDI, à 20 heures

à l'HOTEL DU COMMERCE

37, place Gambetta, Bergerac

Tél. n° 1.19

*Ils portent la marque de l'Entr'aide
et de la bonne humeur.*

Inauguration officielle de la dénomination de la place du docteur André Cayla

A la sortie de l'assemblée générale, avant de quitter le Collège les anciens élèves ont déposé le pieux souvenir de quelques fleurs devant les noms inscrits sur le marbre de leurs camarades, Morts pour la France.

Puis ensemble, ils sont allés Place du Temple dévoiler les plaques de fonte qui consacrent désormais la nouvelle dénomination de Place du Docteur André Cayla.

La pluie ne cesse de tomber, mais il y a foule sous le cloître de la vieille demeure de l'ancien Président de l'Association : on remarque des personnalités civiles et militaires, une délégation de la Croix-Rouge Française et de nombreux universitaires :

C'est dans un silence religieux que l'assistance écoute le Docteur Pierre ROUSSEAU.

JE remercie M. le Maire de Bergerac d'avoir voulu confier à l'Association des Anciens Elèves du Collège Henri IV, au jour de sa fête annuelle, la mission de saluer ici la mémoire du Docteur CAYLA.

Et je suis heureux, au double titre d'ancien élève et de membre du corps médical, d'évoquer sur cette place, qui fut sienne, de toute la piété de mon affection filiale, le souvenir du premier président de notre Association, et de celui, qui par son désintéressement, son labeur médical et chirurgical, son dévouement sans limite, a bien mérité de sa ville natale, à laquelle il resta jusqu'à sa mort passionnément attaché.

Le Docteur André CAYLA naquit, en 1854, dans cette vieille demeure, aux arcades de cloître médiéval, entre la place du temple assoupie dans son demi-sommeil s'animent seulement aux jours de cérémonies du culte, et les rives de la Dordogne qui roule aux pieds de la terrasse ses flots tranquilles ou tumultueux.

Elève de notre collège, où il acheva ses humanités, André CAYLA vint la Faculté de Paris faire ses études

médicales. Il avait de qui tenir : fils d'un médecin apprécié et respecté de notre cité, beau-frère d'Elie RABIER, qui fut un maître classique de la philosophie avant de devenir Directeur de l'Enseignement secondaire, il se devait de faire de solides études pour rejoindre ce cadre romantique où il avait vécu d'une vie ardente et où il s'est éteint dans le calme en 1926.

Bien vite, il avait décidé d'être un chirurgien.

C'était l'époque où Pasteur n'avait pas fait connaître encore la révélation antiseptique. Depuis Ambroise Paré, l'art opératoire n'avait pas subi d'évolution créatrice : il ne brillait que par l'audace ou l'adresse de ceux qui en étaient les prestigieux acteurs. Et soudain ce fut Pasteur, avec le cortège de colères et de discussions académiques qui faillirent l'ensevelir sous le mépris de la médecine officielle. C'est dans ce climat de Révolution que le Docteur CAYLA vit naître, grandir, se développer l'art chirurgical. Il ne voulut pas rester un spectateur. Il résolut avec toute cette volonté qui ne connaissait aucun obstacle, son désir de toujours mieux

faire, d'être un acteur dans le drame quotidien de la lutte contre la maladie. Il demandait à ses amis, les professeurs Samuel Pozzi, Jalaguier, J.-L. Faure, de l'initier, de le guider, de le conseiller. Pozzi, J.-L. Faure vinrent à l'hôpital de notre ville, dans ce service dont le Docteur CAYLA fut sa vie durant l'animateur, pratiquer de difficiles interventions, entourés de toute l'aurole de leur habileté opératoire et de leur science consommée du diagnostic.

Il me souvient que, jeune interne du professeur Albert Demons, je voyais souvent dans le bel amphithéâtre de l'hôpital Tastet-Girard, le Docteur CAYLA assister aux vivantes leçons de mon regretté maître, ou à celles de son élève Chavannaz, devenu un maître à son tour. Ne l'ai-je pas rencontré beaucoup plus tard, pendant la tourmente de 1914, près de Lecène, à qui il demandait les jeunes méthodes de la chirurgie moderne.

Ces méthodes, je sais comment il savait les appliquer, avec quel soin il exécutait ses opérations, avec quel souci du détail, il recherchait la perfection dans la pratique méticuleuse de l'aseptie. Combien, à la ville et à la campagne, à l'hôpital ou dans la clientèle privée, lui doivent leur existence, alors qu'il ne trouvait d'autre récompense que la satisfaction d'avoir, souvent au milieu des angoisses, rallumé le flambeau d'une vie qui s'éteint.

Mais il serait injuste, Messieurs, de ne voir dans la carrière d'André CAYLA au service de la cité, que son action médicale ou chirurgicale. Vieux Bergeracois, il ne cessa de se mêler à toutes les manifestations de la vie intime de sa ville de prédilection.

Membre de toutes les sociétés, il ne cessait d'apporter dans les conseils son goût très sûr et son robuste bon sens. Sportif, il anima la Société hippique de ses efforts constants, désirant lui donner un lustre renouvelé, mutualiste convaincu, il reçut la médaille d'or, récompense d'un dévouement dont il fut toujours prodigue.

Médecin du collège, il ne cessa de donner ses soins aux jeunes élèves, avec cette ponctuelle régularité qu'il apportait dans tous ses actes. Beaucoup d'entre nous se souviennent de

son coup de cloche annonciateur, de sa bonhomie souriante quand il recevait les collégiens à la recherche de journées de tranquillité et de repos.

Aussi, à la fondation de notre société, en 1909, fut-il désigné par ses camarades comme leur président. Il resta onze ans, aux côtés de notre cher Paul Petit, prenant part à nos réunions, recevant à notre table le grand Mounet-Sully. Au cours d'une soirée, dont le souvenir est gravé dans bien des mémoires, il se retira volontairement, à l'époque précise qu'il avait choisie pour abandonner toutes fonctions.

En 1923, la Légion d'Honneur vint étoiler sa fière poitrine. Il ne l'avait pas recherchée, mais nous fûmes fiers, dans une stricte intimité voulue par lui, de la fêter à ses côtés.

Le Docteur CAYLA, tous ceux qui l'ont pratiqué ont gardé l'image de sa silhouette si précise et si colorée, qui se découpait si souvent dans les rues de notre ville. Ils se souviennent de son élégance morale, de la perfection de son goût, de ses conceptions si personnelles, de son caractère si ferme, si loyal et si droit, de sa bonté sous un voile de brusquerie affectée, du clair regard de ses yeux bleus.

Quelle haute leçon de sagesse et de sérénité sut-il nous donner, quand, à l'approche des hivers, il décida de restreindre son activité, après cette grande guerre où, officier du corps de santé militaire, il vint opérer nos blessés dans ce collège qui fut le confident de son enfance et de sa jeunesse. Mais il n'avait garde d'oublier la vie de Bergerac, affirmant toujours ses opinions avec cette ardeur et ce courage qui jamais ne se trouvèrent en défaut.

Et ce fut la fin, dans cette maison qu'il aimait entre toutes, parmi ses meubles qui formaient comme un musée d'art ancien, cette demeure où il savait recevoir en parfait gentilhomme, avec cette grâce, cette courtoisie de grand seigneur que n'ont jamais oubliée ceux qui eurent le privilège de s'asseoir à sa table.

La ville de Bergerac donne son nom à cette place, dont il connaissait les vieilles maisons, les habitants à qui jusqu'à sa mort il donna ses soins : à cette place qu'il anima si souvent

du son de sa voix, du bruit de ses équipages, du pas de ses chevaux martelant le sol.

Les cités comme les pays ne doivent négliger rien de ce qui contribue à leur gloire. Et c'est d'une poussière de gloires qu'est faite la grandeur de la patrie.

La vie toute simple, toute droite du Docteur André CAYLA au service de Bergerac, est de celle dont nous devons garder, dans un acte de pieuse reconnaissance, le vivant souvenir.

Ce souvenir, Madame, reste gravé au fond de votre cœur douloureux. Vous avez été la compagne de sa vie; vous avez apaisé de toute votre tendresse l'angoisse de ses derniers instants.

Acceptez l'hommage de nous tous qui nous pressons autour de vous; et soyez assurée que ceux que le Docteur CAYLA honora de son amitié sont heureux de voir aujourd'hui que son nom ne sera pas enseveli dans l'oubli du tombeau.

Avant de s'écouler, la foule s'incline respectueusement devant Madame André CAYLA.

La Rue des Pépinières

On a trop changé les vieux noms des rues de Bergerac et celle qui longe la salle de gymnastique du Collège Henri IV porte maintenant le nom d'Eugène Fromentin.

Depuis le 1^{er} octobre 1869, date de l'inauguration du « nouveau » Collège, cette artère, très passante, est utilisée chaque jour pendant la période des classes par un bon nombre d'élèves. Certes, personne ne conteste le talent original d'Eugène Fromentin, sans lui concéder toutefois, sur le plan local, un prestige éponyme. On connaît de lui surtout « Dominique », son roman psychologique, mais cet auteur n'aura probablement jamais les honneurs d'un sujet de baccalauréat. On ne peut donc pas s'empêcher de penser que, s'agissant d'une rue conduisant au Collège, il fallait pour le moins choisir une plus grande vedette.

Mieux encore, on ne devait pas changer le nom de cette vieille rue si riche en souvenirs pour les anciens élèves et qui restera toujours pour eux la « rue des Pépinières ». Leur mémoire, c'est indéniable, flotte constamment sur les épaves du passé et la conséquence en est que leur langue usuelle, toute forte de tradition, s'obstinera toujours à dire : « la rue des Pépinières ».

Il faut que cette vieille dénomination subsiste; c'est la continuité d'une ferveur. D'ailleurs, personne ne connaît la rue Eugène Fromentin et c'est peut-être pour cette raison que les vieilles plaques de fonte sur lesquelles on lit encore : « rue des Pépinières », n'ont jamais été enlevées.

On n'a sans doute pas osé; aussi, c'est une raison de plus pour demander le retour à l'ancien nom : il est impossible de nous le refuser.

XIX^e Banquet du dimanche 8 décembre 1946

Il est servi à midi 30, à l'hôtel de Bordeaux, à 78 convives qui sont :

MM.

Arras (membre honoraire), Aubert, Aubert (Mme pour assister son mari aveugle), Auriol;
Bachellet (conseiller municipal représentant du maire), Bardon (Henri), Bardon (Joseph), Barthe, Benedicty, Bernard, Bourzac, Brassem (Camille), Brassem (Georges);
Cazalis (Henri), Chassagne (André), Chatagné (surveillant-général), Chicandard (vice-président de l'Union des A.), Clament, Collet, Coq;
Delperier (André), Denoix (Henri), Denuel, Doudet, Domegnet de Malauger, Duhaldeborde, Durand (Pierre), Dussert;
Fabre, Flouret, Fournier (Charles);
Géraud (Jean), Géraud (Raoul), Gauthier (René);
Jeammet, Jouanel (Pierre), Jouanel (Yves), Jouhet;
Lacombe (Maxime), Lacroix, Laignel-Lavastine (président de l'Union des A.), Lambert (Aurélien), Lavigne, Leydier, Loupias (sous-préfet);
Magne-Bernard, Manet, Marche (Jean), Marche (Pierre), Mars, Mathieu, Matignon (Jacques), Maurt (principal), Mondoulet (Serge, élève de math.), de Montataire de Madaillan (Pierre), Mourlet;
Nouviale;
Philibert, Picard (George, des servies américains d'information), Pichot, Prichonnet (Jacques, élève de math.), Pucheu-Casadeban;
Rev (Charlie), Rougier (René), Rousseau (Michel), Rousseau (Pierre), Rousseau (René);
Saignette, Sarrut, Saumagne, Simounet (Guy), Simounet (Ludovic), Védrières, Vergniol (André), Vergniol (Élie), Verprat, Videau (Lucien), Vincenot.

Discours de M. Robert COQ

Secrétaire général de l'Association

VOICI venue l'heure de l'éloquence, et croyez bien que ce n'est pas à moi que je pense, mais je dois obligatoirement et selon la tradition parler le premier.

Aux noms des absents déjà cités ce matin, j'ajouterai celui de M. le Dr Marcel BRETON, maire de Bergerac, qui s'est fait représenter ici, mais qui est retenu aujourd'hui à Périgueux,

avec quelques autres camarades « grands électeurs » pour le scrutin du Conseil de la République.

Chers camarades, on doit vous féliciter tous pour votre attachement à l'Association: nous sommes 78 convives et ce XIX^e banquet ne le cède en rien aux précédents. C'est toujours la même joie assise au même festin. La raison en est que vous venez avec un plaisir toujours nouveau revivre un jour par an notre amitié fraternelle d'autrefois, ce qui autorise chacun de nous à dire: « quand je rencontre des amis de collège, je ne suis pas seul et nous ne sommes pas plusieurs »..

Malheur à la Grèce, écrivait le poète Simonide, si jamais elle oubliait ses souvenirs! Nous nous gardons bien, nous, d'oublier le collège, source de vie spirituelle. Pourquoi l'oublions-nous puisqu'il est le nôtre, et, si nous y sommes chez nous quand nous y pénétrons, c'est avant tout parce que nous l'aimons.

Que voulez-vous, le cœur de l'homme a de telles faiblesses, « sunt lacrimae rerum », a dit Enée à son fidèle Achate, dans les vers de Virgile: « sunt lacrimae tabularum », a dit ici, Paul Petit, il y a onze ans, sur le ton de l'élégie, en parlant du matériel scolaire. Oui, nous sommes ainsi faits, on aime ce que l'on peut, même du bois, même des pierres, pourrait-on dire, en adaptant un texte d'Alphonse Daudet. Le fanatisme de l'enfance nous domine et le nom de notre vieux Collège nous émeut malgré nous. Aussi, le voulons-nous prospère et florissant ce Collège, nous voulons qu'il se remplisse d'élèves et non pas qu'il se vide et nous souhaitons ardemment qu'à l'exemple du Collège de jeunes filles de Bergerac, il atteigne dans un avenir prochain l'effectif de cent pensionnaires pour que l'Etat prenne à sa charge les dépenses de l'internat, ce qui allégerait la Ville de Bergerac d'une pénible question budgétaire.

Après ce vœu, et m'adressant à tous ceux qui sont venus partager avec nous les plaisirs de cette journée, je dirai à MM. les Professeurs du Collège, à M. le Surveillant Général et à M. le Principal qu'ils sont les bienvenus.

Que M. le Dr Maurice CHICANDARD

retrouve, dans cette même salle, l'atmosphère vibrante du 11 décembre 1938, quand, en un discours d'action féconde, il a scellé à Bergerac l'amitié qui n'a cessé depuis de grandir et d'unir à l'Union des Associations de France l'Association de Bergerac, dont il est devenu ce matin même membre d'honneur.

Que M. le Sous-Préfet Maurice LOUPIAS comprenne l'expression de notre joie de le retrouver ici pour la troisième fois puisqu'il a pu rester à Bergerac, où l'a poussé un vent salutaire du maquis, et nous ne sommes pas près d'oublier que le 21 août 1944, il fallait courir pour suivre dans Bergerac ce vent qui déployait aux fenêtres une forêt de drapeaux français et alliés.

Soyez aussi remercié, M. George PICARD, cher ami, pour votre attachement à notre Association. Malgré la variété et la multiplicité de vos occupations, malgré vos missions en France, en Italie, malgré vos voyages aux U.S.A., décembre vous ramène fidèlement à Bergerac. C'est déjà une tradition qui nous est chère. Nous savons que votre Ambassade a détaché dans notre région un agent diplomatique que nous avons déjà le plaisir de connaître, mais dont l'arrivée a pu nous faire redouter de vous voir moins souvent. Personnellement, j'ai tous apaisements puisque je sais que vous avez tracé sur la carte de notre pays un petit cercle bleu qui entoure le territoire bergeracois; c'est une sorte de « no man's land » diplomatique pour lequel vous vous êtes réservé le service des informations et celui de l'amitié. Cette amitié, elle est bien réciproque et nous la donnons à la fois à votre personne et à la grande Amérique.

Cette année, c'est bien M. Marcel FLOURET qui est assis avec nous. Mon cher Marcel, je suis heureux que les circonstances me vaillent d'être le premier à t'adresser la bienvenue à l'issue de ce banquet. J'espère que tu as retrouvé ici l'ambiance de notre jeunesse et je puis te dire que depuis que tu as quitté Bergerac, tous tes amis ont suivi avec intérêt et avec joie ta brillante carrière de 1914 à 1939. Après 1940, pendant les années obscures, je savais que tu reviendrais,

aussi, n'ai-je pas été surpris d'apprendre que tu avais participé aux glorieux et violents combats dont l'objectif était l'Hôtel de Ville de Paris, en août 1944, combats après lesquels, au mérite, tu es devenu au titre de la libération le premier préfet de France et depuis, le Président du Conseil d'Administration de la S.N.C.F., dont tu as été l'un des créateurs lors de l'unification des réseaux.

Mais je voudrais que la visite que tu nous fais aujourd'hui ait des conséquences heureuses. Je voudrais qu'en te voyant, en t'écoutant, les deux collégiens qui assistent à notre fête sentent se renverser en eux le complexe d'infériorité scolaire, ce sentiment obscur, cette mauvaise opinion que les élèves ont presque toujours de leur personne, pour se dire, que, comme toi, par l'intelligence et le travail, ils devront devenir d'abord les lauréats de l'Association et pourront ensuite, à ton exemple, servir la France et la République dans d'éminentes fonctions où ils prouveront aux autres et se prouveront à eux-mêmes qu'ils sont, comme toi, doués des qualités les plus hautes.

Monsieur le Professeur LAIGNEL-LAVASTINE, vous êtes ici en avant-Congrès; si vous avez fait la connaissance de tous ceux qui vous entourent, croyez bien que vous les avez tous conquis. Aussi, quand vous reviendrez en mai 1947, pour recevoir les délégués de plus de 220 sociétés, en votre qualité de Président de l'Union des Associations d'Anciens Elèves des Lycées et Collèges Français, vous serez à Bergerac entièrement chez vous. Si vous avez consenti

aujourd'hui à faire ce long voyage, c'est bien pour nous faire plaisir, nous le savons et soyez-en remercié. Beaucoup d'Associations nous envient cette faveur. D'ailleurs, nous ne pensons pas que votre présence parmi nous puisse ajouter quelque chose aux honneurs dont votre valeur peut se passer. C'est au contraire à l'Association de Bergerac que nous avons voulu faire honneur en vous demandant de venir pour elle à Bergerac et nous sommes heureux, après avoir inscrit votre nom sur la liste de nos membres d'honneur, de l'ajouter à celle des Présidents de nos fêtes annuelles.

Messieurs, vous allez entendre dans quelques instants le jeune Serge MONDOULET, élève de la classe de Mathématiques, mais avant de lui donner la parole, je bois à nos hôtes, au général Ambroise BERNARD, qui commandait les F.F.I. dans le secteur de Bergerac, au Dr Pierre ROUSSEAU, notre Président, qui apporte inlassablement à l'Association le tribut de la présidence sous des formes variées; à Jean BARTHE, notre nouveau Trésorier, professeur au Collège Henri IV, où il prépare chaque jour de futurs anciens pour les inscrire à l'Amicale dès qu'ils ont terminé leurs études.

Je bois à vos familles, au Congrès de 1947, et pour employer un terme de collège un peu oublié, j'en ai terminé avec le *quanquam* traditionnel que je prononce depuis bientôt 10 ans à nos banquets annuels, mais heureusement ce discours d'ouverture n'était pas écrit en latin, ce dont j'aurais été bien incapable.

Discours de l'élève Serge MONDOULET

de la classe de mathématiques

PUISQUE j'ai l'honneur de représenter parmi vous mes camarades du collège, je dois vous dire tout de suite que vous êtes en présence d'un potache ne possédant pas du tout les qualités oratoires de ses anciens: qualités qui ont pu être mises en valeur

par le banquet annuel. Je vous demande donc d'être indulgents pour le « bizuth » que je suis.

Nous avons été très touchés, mon camarade et moi, par votre invitation; ce geste rétablit une fois de plus le contact entre les promotions montan-

tes et les promotions anciennes. Cette réunion amicale retrouve autour de la même table ceux qui ont chahuté ensemble et se rappellent en souriant, les yeux plongés dans une vision intérieure, quelques souvenirs inoubliables; comme déjà il arrive aux grands élèves du collège de se rappeler les souvenirs de leurs petites classes: c'est une nuit d'insomnie dans un dortoir envahi par les Philo-Maths, un résultat scolaire particulièrement brillant, un match gagné par les Epis. Nous sommes là pour vous dire que votre vieux collège est toujours le même. Sous ses arcades centénaires,

où sont gravés les noms de quelques anciens, les jeunes élèves se bousculent et les grands discutent dans un coin. Bientôt nous quitterons, nous aussi, ces chers vieux murs et nous serons à notre tour des anciens élèves du Collège Henri IV. Nous aussi nous nous réunirons autour d'une table bien accueillante pour retrouver notre âme de collégien.

Je porte un toast à tous les membres de l'Association, en particulier à toute l'Assemblée ici présente et aussi au souvenir de tous mes camarades que nous représentons.

Discours de M. le Docteur Pierre ROUSSEAU

Président de l'Association

Nous vivons un jour de joie et de joie sans mélange, une journée sur laquelle aucun nuage n'a passé. Et je veux tout de suite remercier ceux qui, ne redoutant pas les fatigues d'un long voyage, sont venus nous mieux connaître, affirmer une fois de plus leur amitié, ou retrouver ici le berceau de leur jeunesse: M. le Professeur LAIGNEL-LAVASTINE, Président de l'Union des Associations d'Anciens Elèves des Lycées et Collèges Français, Membre de l'Académie de Médecine; notre condisciple M. FLOURET, Préfet de la Seine de la Libération, Président du Conseil d'Administration de la Société Nationale des Chemins de fer; notre vieil ami le Docteur CHICANDARD, Vice-Président et animateur de l'Union; M. George PICARD, Chef du service d'information pour la province à l'Ambassade des Etats-Unis, Membre d'honneur de notre société. En votre nom, mes chers camarades, je leur adresse l'hommage reconnaissant de l'Association des Anciens Elèves du Collège Henri IV.

M. le Président,

En venant participer à notre réunion annuelle, vous avez voulu indi-

quer que l'Union enveloppe de la même affection maternelle les sociétés comme la nôtre, émanation d'un collège provincial quatre fois centenaire, et les Associations des grands Lycées de notre pays. Et pour en donner la preuve, vous présidez ce banquet. Nous savons, Monsieur le Président, quelle est votre haute autorité. Professeur de l'Université de Paris, Membre de l'Académie de Médecine, vos travaux en neurologie rayonnent au delà des frontières de notre Pays. Parmi vos occupations de chaque jour, vous donnez une large place à l'Union des A. Je vous ai vu à Lyon, à Blois, rehausser de votre présence l'éclat des solennités, aussi bien qu'assurer la direction des séances de travail. Et vous voici parmi nous, au sein d'une société bien vivante, qui essaie de faire toujours mieux et toujours davantage. Nous formons ici, Monsieur le Président, une grande famille dont les membres aiment se retrouver loin des agitations des hommes. Grâce à vous, Bergerac va être dans quelques mois le siège d'un Congrès de l'Union. Nous saurons nous montrer dignes de cet honneur, et c'est animé de cette certitude que je vous dis: A bientôt, Monsieur le Président, et merci!

M. le Président et cher camarade,

Quelles furent l'an dernier notre joie et notre fierté à la nouvelle de votre acceptation de la Présidence de notre fête.

Nous n'ignorions rien des difficultés qu'un tel geste pouvait entraîner. A peine remis d'une intervention chirurgicale, vous vous imposiez les fatigues d'un long voyage. Nous savions aussi vos responsabilités, vos soucis, votre labeur quotidien dans ce grand Paris où bat le cœur de la France. Pourquoi faut-il que retenu par un incident fortuit dans la région où vous preniez quelque repos, vous n'ayez pu venir jusqu'à nous ? Nous savons aujourd'hui qu'Ambassadeur extraordinaire de la France auprès de la Chambre des Communes à qui vous présentiez le beau film de la « *Bataille du rail* », vous nous arrivez directement de Londres où les brouillards de la Tamise ont été pour nous plus cléments que les neiges du Tyrol.

Vos amis ont applaudi aux étapes de votre brillante carrière. Au sortir de l'Ecole Polytechnique, vous êtes officier d'Artillerie, puis officier Aviateur dans cette guerre de 1914 dont vous rapportez une croix fleurie de palmes. Vous voici plus tard conseiller, puis Maître des Requêtes et enfin Président de Chambre à la Cour des Comptes. Bientôt, vous êtes Préfet de la Seine, dans cet hôtel de ville que vous avez, contre l'occupant, conquis de haute lutte, cet hôtel de ville où s'inscrivent tous les fastes, toutes les convulsions, toutes les gloires de notre histoire.

Et c'est enfin la Présidence du Conseil d'Administration de la Société Nationale des Chemins de fer Français où, nous en sommes assurés, suivant le sillage que traça jadis Albert Claveille, vous ferez du travail utile pour cette France que vous ne cessez de servir.

Pèlerin du Souvenir, vous avez entendu l'appel lointain de la ville natale. Et vous venez renouer, dans la fraîcheur des sentiments de l'enfance, les fils si forts qui vous rattachent à votre première éducation.

Ce matin, votre collègue vous aurait accueilli de tout le sourire de sa vé-

tusté universitaire. Voilà les mêmes arcades, les mêmes dalles qui ont résonné sous vos pas, les cours où vous avez joué, les mêmes classes, avec leurs tables que chanta votre maître qui fut le mien, Paul PETIT. Voici la cloche qui pour vous sonna les heures alternées des récréations et des études. Vous avez, Monsieur le Président, retrouvé des camarades dans l'enceinte de ces murs. Mais je voudrais que vous sachiez qu'ici, autour de ces tables, vous n'avez que des amis reconnaissants, heureux de vous garder quelques heures, qui, de toutes leurs forces, vous adressent l'expression de leur fidèle sympathie.

Cher Monsieur George PICARD,

Deux années se sont écoulées depuis qu'officier d'une armée alliée, vous faisiez votre entrée soudaine dans notre Amicale, sachant y trouver le chemin de nos cœurs.

Aujourd'hui vous voici devenu le plus fidèle des membres de cette Association. Et nous affirmer une fois de plus cette fidélité en venant de Paris nous retrouver dans cette salle de banquet.

Acceptez notre gratitude qui, dépassant votre haute personnalité, va rejoindre votre grande patrie, à qui nous unissent des liens qu'aucune circonstance n'a pu rompre. Ce pays qui travaille à asseoir sur des bases solides la paix du monde, sans laquelle les survivants des luttes atomiques risqueraient de ne plus être, comme aux premiers âges de l'humanité, que des errants dans un monde détruit.

A ceux qui seront les bons ouvriers de cette paix, toutes les mères de cette France, trop souvent champ de bataille des nations, tous les français garderont une éternelle reconnaissance.

Mon cher CHICANDARD,

Un vieil ami comme vous l'êtes n'a que faire de nouveaux souhaits de bienvenue. Aussi bien vous nous connaissez de longue date. Nous avons eu déjà votre visite; vous avez déjà assisté à notre assemblée annuelle et présidé notre banquet.

Plus tard, pendant la période tragique où nous vivions dans l'incertitude et l'angoisse des lendemains,

vous avez cherché à Bergerac un refuge.

Voici qu'aujourd'hui, aux heures où notre pays essaye de revivre, vous nous apportez la bonne parole. Celle de la Résurrection. Secrétaire Général, puis Vice-Président de l'Union, vous animez ses bulletins et ses Congrès de votre plume alerte et de votre talent d'organisateur. Familier des problèmes de la jeunesse et de l'enseignement, vous nous aiderez, dans les prochains mois, de vos conseils. Nous vous offrons en échange le faisceau constant de nos amitiés.

Mes chers Camarades,

J'ai remercié tout à l'heure, en votre nom, M. le Président LAIGNEL-LAVASTINE et l'Union d'avoir choisi Bergerac pour y tenir les assises du premier Congrès d'après-guerre, en mai 1947. Quand furent créées, dans la plupart des villes de France où existait un établissement d'Enseignement Secondaire, les Associations d'Anciens Elèves, les fondateurs voulurent en premier lieu permettre aux amitiés d'enfance de renouer ces liens de camaraderie ébauchée au lycée ou au collège, exprimant leur vitalité dans des banquets où s'évoquaient de communs souvenirs.

Mais, bien vite, les Associations résolurent de faire mieux encore. Réunissant dans le pays un grand nombre de participants issus du même enseignement, elles pensèrent qu'elles avaient le devoir et le droit de faire entendre leur voix dans les Conseils Universitaires où se prépare l'éducation de nos fils.

L'Université ne peut, en effet, rester immuable dans ses méthodes. Il est impossible que les grands mouvements sociaux, l'évolution des conditions de l'existence, n'aient leur incidence dans l'élaboration de programmes où chaque groupe de partisans essaye d'imposer sa culture.

C'est alors que les Associations comprirent qu'elles devaient se grouper dans une « Union » féconde et puissante, dont les dirigeants doivent être tour à tour des précurseurs ou des modérateurs.

On a voulu nous opposer les ligues de parents d'élèves. Nous ne dénonçons certes pas aux « parents d'élèves »

venus de tous les horizons, souvent issus de l'Enseignement libre, un droit de regard sur notre vieille université à qui nous-mêmes avons confié nos enfants et nos petits-enfants.

Mais ce que nous savons bien, c'est que cette Université qui nous prodigua notre nourriture spirituelle, dont nous avons suivi les directives et les méthodes, se doit de nous accueillir comme des enfants bien chers, non comme des étrangers.

L'Union travaille chaque année dans ses Congrès qui ne sont pas seulement un lieu de tourisme ou de divertissement.

Il y a des séances de travail où sont étudiés d'importants rapports, préparés avec soin de longue date, et aussi des récréations que sont les fêtes dont chaque délégué emporte pour une année le souvenir.

Nous saurons tous, mes chers camarades, accueillir de toute notre camaraderie, les délégués qui des coins les plus lointains de France, viendront à Bergerac. « Quand on assiste une fois à nos Congrès, aime à dire CHICANDARD, on y revient toujours. »

Bergerac ne faillira pas à sa tâche.

Nous nous souviendrons, dans nos travaux, que notre grand Montaigne nous enseigna le simple bon sens, et nous nous souviendrons dans nos fêtes que l'Aquaine fut, à l'aurore de notre histoire, le pays des cours d'amour et des troubadours. Vous viendrez au banquet final, amenant avec vous les dames qui nous apporteront le parfum de la Gascogne et le sourire de notre belle vallée.

Et je veux enfin, Monsieur le Président, vous assurer que Bergerac saura vous recevoir, de tout l'éclat, de toute la fraîcheur de ses roses de Mai.



La fin de ce discours n'a pas été écrite. En improvisant, le Dr Pierre Rousseau a porté, pour terminer, un toast cordial à ses collègues du Conseil d'Administration à ses camarades de l'Amicale et à tous ses hôtes.

Discours de M. MAURT

Principal du Collège Henri IV

Nous avons tous présent à l'esprit ce discours spirituel et savoureux prononcé à la fin du dernier banquet par un orateur qui pouvait se prévaloir d'être à la fois « souris et oiseau ». — Que ne puis-je à mon tour, heureux et honoré d'être des vôtres, échapper à la tyrannie du métier et conserver ainsi une liberté qui me permettrait de vous épargner l'ennui de quelques considérations pédagogiques ? — A quoi bon du reste se plaindre d'un destin qui n'a pas fait de l'esprit un aussi juste partage que du bon sens, si tant est du moins que le bon sens reste la chose du monde la mieux partagée ? Qu'attendez-vous du principal sinon qu'il vous parle du Collège, de ce Collège dont vous ne pouvez franchir la porte sans vous remémorer les vers du poète

*« Oui, je reviens à toi, berceau de
mon enfance
Embrasser pour jamais tes foyers
protecteurs » ?*

**

Fidèles aux sereines traditions du passé, Messieurs, nous le sommes tous, mais quelque effort que nous fassions pour ne pas laisser pénétrer à l'école les bruits du forum, l'incertitude des temps présents risque de jeter un léger trouble en nos âmes — Dussé-je à mon grand regret vous tirer quelques instants de la douceur secrète et toujours bienfaisante d'un temps révolu, il me faut aujourd'hui vous confesser en famille quelques petites misères du jour — Au 1^{er} octobre, frais et dispos, ou aimerait partir du pied gauche, si l'ordre de départ n'arrivait pas en novembre, mais l'Université manque de professeurs (nul n'en ignore les raisons) et, qui plus est, des maîtres — faute de logement — quittent la ville pour d'autres résidences plus favorisées. De ci de là à la ronde quelques établissements qui n'étaient autrefois ni Lycées ni

Collèges distribuent à ce jour l'enseignement secondaire — certains même jusqu'au baccalauréat inclusivement — Autant d'éléments nouveaux dont il faut impartialement tenir compte quand on veut comparer deux époques.

Dans un demi-jour qui à défaut d'évidence nous contraint de marcher à tâtons, comment ne pas s'inquiéter aussi de l'avenir de ceux qu'on aurait engagés dans une mauvaise voie, s'il est exact du moins que sur 10 garçons ou filles de l'enseignement secondaire 4 au plus arrivent à la 2^e partie du baccalauréat et 2 seulement continuent leurs études au delà de ce diplôme. Pénible situation pour un chef d'établissement qui risque de se voir acculé au dilemme « réduire le recrutement pour rester honnête ou nuire à la jeunesse en ne le freinant pas ». Oyez plutôt cet avis de M. Joliot-Curie « Les instituteurs, les professeurs qui conseillent systématiquement à leurs bons élèves l'orientation vers les études classiques portent une lourde responsabilité. Selon moi, les humanités ont répondu à un besoin à une époque qui est aujourd'hui révolue. Le latin a été la langue internationale des esprits cultivés, il ne l'est plus aujourd'hui. Si vous voulez baser votre enseignement sur des choses qui appartiennent au passé, eh bien ! on ne tardera pas à parler de notre pays comme on parle de la Grèce antique.

En marge de notre baccalauréat à sections et sous-sections et pour répondre aux nouveaux besoins d'un âge atomique, on a donc créé un baccalauréat technique. Muni de ce diplôme l'élève des Collèges techniques ne trouvera plus à l'avenir porte close devant lui, alors qu'il se proposera d'aborder les facultés et les écoles d'enseignement supérieur. Il jouira des mêmes avantages et des mêmes prérogatives que son camarade armé du baccalauréat classique

ou moderne. Cette réforme, avouons le, coïncide avec les tendances de la jeunesse, tendances pratiques plus qu'intellectuelles, à la vie active plus qu'à la spéculation.

Aux parents de réfléchir aux trois possibilités d'orientations que l'organisation scolaire leur offre désormais. A nous de les éclairer sans jamais les contraindre et s'il en est qui viennent nous dire que le grec ne sert à rien, nous ne leur répondrons peut-être pas avec Georges Duhamel que c'est précisément une raison pour l'apprendre, parce qu'il faut forcer les enfants à faire des choses inutiles, mais nous pourrions à la rigueur leur dire ce que m'a dit et ce qu'a écrit un Inspecteur Général de Lettres, venu cette année à Bergerac « Je voudrais qu'encore moins d'enfants fassent du latin et du Grec, mais qu'ils ne fassent jamais l'un sans l'autre et qu'ils en fassent mieux. Dans une civilisation il faut qu'il y ait toujours un certain nombre d'esprits capables de remonter aux sources ».

On ne nous demande pas de faire de la science moderne une idole.

S'il fallait lui chanter un hymne, nous le chanterions peut-être en tremblant. Dans l'humanisme véritable, la culture scientifique s'ajoute à la connaissance et au goût des études classiques. A chacun de travailler à son poste, à sa place. De quoi s'agit-il au fond sinon d'adapter l'allure des scolaires à leurs possibilités personnelles ? Le génie n'est qu'une longue patience, et la culture, pour impliquer des dons supérieurs de l'esprit,

se serait-elle acquise sans aucune méthode ? Oublions-nous donc les sages préceptes de Descartes « Décomposer la difficulté pour la mieux résoudre. » « Voir clair en ses actions et marcher avec assurance en cette vie » ?

La valeur des techniques, simples moyens au service d'un but, se mesure à l'idéal qui les provoque et en anime l'exécution. Quel que soit le pourcentage respectif des classes et des sections, en techniciens nous aussi, nous travaillons à créer et à maintenir dans l'âme des enfants du pays une volonté passionnée de sauvegarder leur avenir. Nous les vouons à nos disciplines pour que leur existence ait du prix, car nous continuons à penser que ce qui fait le prix de la vie, ce sont sans doute les commodités matérielles et les aises que nous procure la perfection des techniques modernes, mais c'est aussi la liberté de l'esprit, l'indépendance de la pensée et l'enthousiasme du cœur.

Des hommes intrépides et vaillants ne nous ont pas délivrés de l'oppression et de l'obscurantisme pour qu'à peine libérés nous songions à envisager une soumission de l'esprit à la force des choses.

Heureux en définitive, s'ils connaissent leur bonheur, ceux dont la vie s'écoule au milieu de la jeunesse et dont les jours sont pleins, ceux qui se réconfortent dans une ambiance printanière, ceux qui, enseignant la vie, enseignent la vertu et qui façonnent librement l'esprit du français de demain !

Discours de M. George PICARD

Membre d'honneur de l'Association

L'ANNÉE dernière vous avez fait à l'Américain qui vous parle la grande joie de le nommer Membre d'Honneur de votre Association. Membre d'Honneur, cela signifie pour moi honneur d'être membre d'un groupement de Français à la tête duquel j'avais vu en 1944 des hommes comme M. Loupias et le Général Ber-

nard. Je suis heureux d'avoir l'honneur d'être membre d'une Association formée, pour reprendre les paroles de Robert Coq, de « ceux qui aimaient l'Amérique quand on n'en avait pas le droit ».

Décembre 1944 à Bergerac, ce fut pour moi, grâce à vous, la consécration de longs mois d'efforts et d'es-

pérance. Notre première rencontre reste dans ma mémoire comme le symbole et l'illustration de la France et de l'amitié franco-américaine retrouvées enfin. Je vois bien maintenant, après coup, un des buts les plus importants du grand voyage de libération qui m'a mené de Boston à Dakar, à Alger, à Naples et sur la plage de Saint-Tropez, c'était cette salle où nous nous trouvons aujourd'hui et où, il y a deux ans, mon collègue britannique et moi-même avons reçu un inoubliable accueil.

Nous voici aujourd'hui au seuil de 1947. Période difficile, où les conséquences de la disparition de millions d'hommes jeunes et indispensables comme aussi les conséquences des désastres matériels de la guerre se font cruellement et longuement sentir.

Nous sommes encore dans le noir du tunnel et on aperçoit bien mal la petite lumière du jour qui est pourtant là-bas devant nous.

L'année dernière le Docteur Rousseau a dit ici même qu'il aimait les Américains pour leur jeunesse. J'espère que ce n'est pas trop de jeunesse et de foi en l'avenir que de parler avec confiance de l'issue du tunnel alors qu'on y est encore en plein et que la lumière ne parvient pas encore. Pour moi, je suis sûr que si nous voulons vraiment nous appliquer aux tâches essentielles et nous mettre tous à l'ouvrage sans jamais nous laisser décourager, nous pouvons — Américains ou Français, habitants d'un continent ou d'un autre — donner un avenir meilleur à nos enfants et aux enfants de nos enfants.

Si notre époque est si difficile, n'est-ce pas surtout parce qu'il y a déséquilibre entre les progrès techniques accomplis depuis peu et la maturité des hommes? Nous ne savons pas nous servir de nos instruments à une époque où l'ignorance est de plus en plus mortelle et où l'on n'a plus le droit de ne pas adapter son esprit et sa culture aux nouvelles possibilités matérielles imposées par la science.

L'année dernière, je vous avais dit toute l'importance qu'attachent les Etats-Unis d'Amérique au rôle de l'Organisation des Nations Unies. Nous ne voyons pas de solution viable aux grands problèmes de la paix et du progrès en dehors de l'organisa-

tion groupant toutes les nations de bonne volonté, petites ou grandes, fortes ou faibles.

Aujourd'hui, je voudrais vous dire quelques mots sur une activité essentielle de l'O.N.U. Il s'agit du travail ayant pour but d'éduquer tous les hommes et d'établir entre eux des dénominateurs communs sur le plan de l'éducation, de la science et des relations culturelles.

Le sort de la paix dépend pour une large part de l'information internationale, du libre échange des idées et des connaissances, de la diffusion de la vérité historique, scientifique et artistique; le sort de la paix dépend de la suppression des déformations qu'apportent parfois à la vérité certains préjugés nationaux. Il ne s'agit pas d'amoindrir la souveraineté des pays. Mais il faut absolument mettre au pas des possibilités techniques modernes l'enseignement que reçoivent les enfants, soient-ils à droite ou à gauche d'une frontière.

Depuis notre dernière réunion, il y a un an, la planète a vu ses distances diminuer encore considérablement. L'avion a presque atteint la vitesse du son et il va sans escale d'Honolulu au Caire en survolant le Pôle. Le prix du voyage aérien Paris-New-York a diminué de moitié et le coût de la poste aérienne à destination de l'étranger est passé aux Etats-Unis de 30 à 15 cents. Que dire du téléphone international qui permet de parler d'un continent à l'autre aussi facilement que de Paris à Paris; que dire des programmes internationaux de radio qui font entendre dans les maisons de France la voix de l'Amérique et dans les maisons de l'Amérique la voix de la France.

Depuis un an surtout, la France, si durement éprouvée, a marqué de sensibles progrès: le Salon de l'Automobile, le Salon de l'Aviation, le Palais de la Découverte autant d'objets d'émerveillement pour l'étranger qui vous rend visite.

Ne laissons pas les difficultés immédiates de l'heure nous cacher l'immensité du progrès s'accomplissant partout.

Nous sommes à quelques heures les uns des autres où que nous habitons. Il n'y a plus de « grands voyages ». Partir n'est plus mourir un

peu, c'est revenir bientôt. Le monde devient minuscule. Il deviendra inhabitable si nous ne tirons pas les conséquences morales de notre progrès matériel et si nous n'élevons pas nos enfants en en tenant compte pleinement.

Voilà pourquoi il faut attacher une grande importance aux progrès du nouvel organisme international rattaché à l'O.N.U., L'U.N.E.S.C.O. (Organisme des Nations Unies pour l'Education, la Science et les Relations Culturelles) qui est appelé à une activité ayant un effet direct et indispensable sur la consolidation de la paix. C'est M. Byrnes qui a déclaré : « Il y eut une époque où nous pouvions nous permettre — ou pensions le pouvoir — de négliger ce que le reste du monde pensait de nous. Si les autres peuples ne nous comprenaient pas c'était regrettable ; le temps corrigerait probablement cette erreur ; et il n'y avait là rien de fatal. Cette époque est révolue. Nous allons prendre des décisions soit au sein des Nations Unies, soit indépendamment, dont les répercussions se feront sentir sur la vie des gens dans le monde entier. Comme jamais auparavant, nous devons nous justifier — et nous devons le faire complètement et rapidement. »

L'U.N.E.S.C.O. ne fournit pas de remède universel. Le problème de la paix reste d'abord un problème politique et économique. M. Winant, représentant des Etats-Unis au Conseil Economique et Social de l'O.N.U., vient de rappeler en revenant de la conférence sur le Commerce mondial à Londres que : « Vouloir un développement de la liberté d'information conduit inévitablement à encourager un relèvement du standard de vie. » Nous savons tous qu'un homme mourant de faim a besoin de nourriture avant d'avoir besoin d'idées. Mais l'U.N.E.S.C.O. peut contribuer justement à résoudre les problèmes politiques et économiques en aidant des millions d'individus à comprendre ces problèmes.

L'U.N.E.S.C.O. envisage par exemple :

1° une campagne contre l'analphabétisme dont souffre la moitié du monde,

2° un réseau radiophonique mondial rattaché à l'O.N.U.,

3° des échanges mondiaux d'étudiants, de lettrés, de savants,

4° la création d'une organisation chargée d'approuver les livres de classe et de prévenir les Nations Unies lorsque l'intention de développer l'esprit d'agression est évident.

Que pourra signifier l'U.N.E.S.C.O. pour l'homme moyen ? L'U.N.E.S.C.O. pourra signifier que cet homme, en tournant le bouton de son poste de radio, pourra entendre des programmes du monde entier lui racontant l'histoire de tous ses voisins dans le monde. Elle pourra signifier que le personnel enseignant ses enfants aura eu l'occasion de se former à l'étranger ou même que son fils pourra poursuivre ses études dans un autre pays. Par-dessus tout, elle pourra signifier que ce fils ne devra pas faire la guerre.

Je suis heureux de vous avoir entretenu de ce grand projet qui tient à cœur à tous ceux qui ont foi en l'avenir et croient en la liberté de l'homme. Foi et liberté ? Bergerac est un des endroits de France — cette terre de liberté — où l'on puisse en parler le plus naturellement.

L'histoire le montre : depuis les Huguenots de Dordogne, ces résistants d'autrefois, jusqu'aux maquisards de cette dernière guerre. Bergerac n'est-ce pas aussi un remarquable foyer de relations culturelles avec l'étranger ? Les Etats-Unis, par exemple, ne vous doivent-ils pas un Girard, fondateur du « Girard College », à Philadelphie, ou aujourd'hui un André Morize, professeur à Harvard et brillant représentant chez nous de la civilisation française. Ajoutons enfin, puisque nous disions tout à l'heure que le problème de l'information dépend du problème économique, que le Bergeracois est une terre bénie des dieux où le travail et le savoir-faire des hommes sont à la hauteur de la richesse et de la variété du sol : témoin cette table autour de laquelle nous sommes réunis.

Oui, certes, il est naturel de parler à Bergerac de culture et de savoir-faire ; il est naturel d'y parler d'éducation internationale et de cette U.N.E.S.C.O. dont le but est de mettre

l'esprit de l'homme partout à la hauteur des conquêtes de la science!

Je lève mon verre de Monbazillac à la liberté si chère à nos deux peuples. Je le jure aux échanges toujours plus nombreux entre nos deux pays, qui ne sont plus qu'à une dizaine d'heures l'un de l'autre. Je bois à votre union aux côtés de tous les pays

de bonne volonté avec qui nous avons abattu l'intolérance et l'obscurantisme allemand. Ensemble nous ferons en sorte qu'ils restent abattus pour toujours. Ensemble nous ferons la paix du monde et assurerons le droit au bonheur de tous les petits collégiens d'aujourd'hui, ces futurs hommes mûrs de l'an 2.000.

Discours de M. Maurice LOUPIAS

Sous-Préfet

PERMETTEZ-MOI d'exprimer aux anciens élèves du Collège Henri IV toute ma reconnaissance de m'avoir invité à la fête intime de ce banquet, organisé entre camarades. En y appelant quelqu'un du dehors, on lui donne une marque de confiance. Je suis, pour ma part, extrêmement sensible à cette marque d'amitié et je crois même qu'elle me donnerait un orgueil bien voisin de la vanité si je ne savais qu'elle est aussi le signe d'une tradition à laquelle l'Association des Anciens Elèves entend rester fidèle.

A une époque où tant de choses s'écroulent, où tant de notions, après avoir guidé et éclairé les actions des hommes, s'estompent puis disparaissent, on éprouve comme un sentiment de sécurité en se trouvant au milieu d'hommes libres qui savent continuer le sillon de la tradition sans le creuser jusqu'à l'ornière.

Et c'est peut-être parce que les hommes d'aujourd'hui sont incapables de réussir cette heureuse synthèse du passé et du futur, que le sillon, qu'ils creusent de leurs douloureux efforts, donne si souvent l'impression d'être un chemin sans but, les conduisant vers un destin incertain à travers l'hallucinant désert de l'inquiétude.

Graviront-ils un jour la falaise qui les oppresse de sa masse, et verront-ils surgir dans un horizon de lumière, le havre d'un bonheur toujours en fuite? Seront-ils, au contraire, condamnés à ne pouvoir

*« sur l'océan des âges,
jeter l'ancre un seul jour? »*

Pauvres malades que sont les hommes! Ils souffrent sans pouvoir exactement déterminer la cause de leurs maux et ceux qui font profession de les guérir s'affolent devant ce mal étrange dont la rapide et constante évolution renverse leurs plus soigneux diagnostics, leurs plus savantes prévisions, et se moque de leurs remèdes dérisoires!

Et cependant, si les temps nouveaux ne sont plus « fertiles en miracles », ils abondent en prophètes. Chacun d'eux nous propose un système: pour les uns, tout changement est sacrilège, et l'humanité, sous peine de mort, doit s'accrocher aux formes statiques d'un passé qu'une fois pour toutes on a baptisé « le bon vieux temps ». Mais la vie, comme le prétendait William James, n'est-elle pas « le seul juge du prix des vérités »? L'univers vrai est celui dans lequel nous pouvons agir. Il est modifiable; il ne nous est pas donné « ne varietur ». Une réalité qui se transforme par notre action, voilà celle dans laquelle nous pouvons vivre. « Adressez-vous à la nature, prenez les faits dans vos propres mains, regardez et voyez par vous-même » disait le zoologiste Agassiz, qui fut à l'Université d'Harvard, l'un des prédécesseurs médiats de notre ami George Picard. Or, la nature, c'est un fait, change et évolue: nier, avec l'absolutisme jusqu'au changement, c'est affirmer que l'évolution conduit au quietisme.

D'autres, au contraire, appellent avec des temps nouveaux, des vérités

nouvelles. Dans un monde traversé par le souvenir de récentes tortures, ils souhaitent une Révolution transformant le social et l'économique sans s'apercevoir qu'ils rétrécissent la notion même de Révolution qui ne serait plus alors qu'un transfert du pouvoir d'achat. Et l'on songe à la magnifique phrase de Bernanos : « Français, oh Français ! j'observe dans le monde un fait étrange : vous avez beau dire, beau faire depuis tant d'années, il n'y a toujours qu'une révolution : c'est la vôtre ! ».

Et pendant que se heurtent, en de tragiques combats des idéologies opposées, se creuse toujours, sous nos pas incertains, le vide béant entre ce que nous voulons, et ce que nous pouvons.

Car c'est bien ce désaccord qui dramatise la condition humaine tout en lui donnant peut-être son sens, puisque l'action naît de ce déséquilibre du vouloir et du pouvoir. C'est parce que notre pouvoir est inférieur à notre vouloir que l'action naît et se développe pour rétablir l'équilibre et elle cesserait si ce but était atteint.

Il appartient donc à la pensée moderne de dégager les valeurs fondamentales que sont les volontés de conscience et de découverte et d'en faire les bases d'une philosophie de l'action. Dans un récent article paru dans « Lettre de France », Georges Duhamel affirme que « c'est par la volonté de recherche qu'un peuple se porte au premier rang des peuples », cet élan vers une vérité concrète fait.

Et André Malraux, l'un des guides de la pensée contemporaine, semble avoir eu du problème une conception voisine dans la conférence retentissante qu'il a donnée à la Sorbonne, le 4 novembre dernier, sous les auspices de l'U.N.E.S.C.O. Il affirme, en effet, que la civilisation européenne voit ses valeurs où elles ne sont pas. L'optimisme sur le progrès qui fut le credo du XIX^e siècle, n'est plus à son avis qu'une valeur « fondamentalement américaine et russe ». Les valeurs fondamentales européennes et occidentales seraient précisément l'acceptation d'un inconnu tragique, la volonté de découverte, et il ajoute : l'européen voudra ou mourra.

Est-il besoin de souligner combien

talement subjective et individuelle, exige d'efforts particuliers. C'est, comme l'indique encore Malraux, « le refus d'accepter comme un dogme une forme imposée, parce que, après tout, il est tout de même arrivé que des navigateurs aient découvert des perroquets, mais il n'est pas encore arrivé que ces perroquets aient découvert des navigateurs ».

Un maréchal qui, à Montoire, mit sa main dans celle d'Hitler, disait : « Apprenez à réfléchir en commun, à obéir en commun ». C'était bien la bonne méthode pour enserrer les individus dans le filet de ces doctrines générales qui préparent l'homme aux mortelles croisades. Montaigne qui disait « que sais-je ? » mais jamais « que m'importe ? », nous eût mis en garde contre « ces brides à veaux, desquelles ny les saints, ny les philosophes... ne se brident ».

Nous, qui ne sommes ni des saints, ni des philosophes, gardons-nous tout de même de ces « brides à veaux ». Ne nous laissons pas séduire par l'apparente cohérence des généralités. Nous savons bien qu'elles perdent leur cohérence à mesure que l'on en précise le détail au contact de l'expérience.

Ayons la sagesse de cheminer solidement chaussés des lourdes semelles de la raison pratique. La course sera moins brillante mais les accidents moins dangereux. Le gouvernement des hommes sera moins périlleux (non pour les gouvernants, mais pour les gouvernés) si nous acceptons de réduire les problèmes des rapports des hommes à leurs dimensions administratives.

Les abeilles eussent-elles construit leurs sociétés parfaites si, comme nous, elles eussent été possédées par une intolérance sans mesure, par ce besoin forcené d'avoir raison, par ce prosélytisme intraitable qui nous pousse à imposer nos idées à nos voisins, en dehors de toute nécessité matérielle ?

La philosophie, certes, est une belle chose, mais elle s'est toujours alimentée à l'inquiétude des âmes penchées vers les mystères de leur avenir ; et, d'autre part, instinctivement raisonneuse, elle cherche à saisir des causes insaisissables. Aussi nous laisse-t-elle une impression équivoque. Ne

soyons point les dupes de ses prestiges.

Au moment où la reconstruction du pays appelle toutes nos énergies, ne les dispersons point en de vaines controverses. Il n'a fallu que de la force pour détruire. Il faut de la sagesse pour réédifier. La France ne manque ni de savants ni de bâtisseurs, ce sont des vertus véritablement républicaines qu'elle attend. La révolution qui se développe sous nos yeux trop souvent incompréhensifs ne doit pas nous faire perdre les vertus qui nous ont servi à l'amorcer.

Avec notre poète Gabriel Cousinou, interrogeons notre vieux terroir :

*Prenons notre devise aux reflets de
Dordogne*

Point de bassesse dans l'effort

Sans fierté dans l'effort

Tout geste est de besogne.

Ayons la fierté et l'amour de notre travail.

Alors, ayant rendu à l'homme toute sa dignité, nous pourrions exiger de lui la tolérance et, pour tout dire d'un mot : la politesse sous toutes ses formes, avec toutes ses élégances intellectuelles, car si l'exactitude fut la politesse des rois, la politesse est la royauté du peuple.

Par un enchaînement d'idées assez justifié puisque je suis ici le représentant d'un gouvernement démocratique et populaire, permettez-moi, MM. les Anciens Elèves, de saluer les éminentes personnalités qui ont bien voulu aujourd'hui et à votre appel, honorer la Ville de Bergerac de leur présence, à : Notre Président de Banquet, M. le Professeur LAIGNEL-LAVASTINE, Président et M. le Docteur CHICANDARD, Vice-Président de l'Union des Amicales des Anciens Flèves des Lycées et Collèges de France, dont la présence ici est, pour Bergerac, la promesse de gloires prochaines. M. le Président FLOURET, qui, l'an dernier, alors qu'il occupait l'une des plus hautes magistratures de la République, nous envoya, par dessus les montagnes d'Autriche, quelques

uns des immortels rayons de la gloire française d'Austerlitz. Mais qui aujourd'hui fait mieux encore, puisqu'il est parmi nous.

M. le Général BERNARD, apôtre vénéré de la Résistance, M. George PICARD, membre d'Honneur de votre Association, Chef des Services Américains d'information.

M. le Maire de Bergerac, guide d'une Municipalité qui préside à l'embellissement de notre chère cité.

M. le Principal du Collège Henri IV de Bergerac, à qui incombe la belle tâche de conduire la jeunesse de l'arrondissement aux portes sublimes de la Pensée et de l'Action.

M. le Docteur Pierre ROUSSEAU, votre président, militant discret et efficace, de toutes les causes qui peuvent élever et ennoblir la prose de nos devoirs quotidiens.

M. Robert Cog, votre Secrétaire Général, cheville ouvrière des succès grandissants de votre Association.

**

Et, maintenant, pour terminer, souffrez que je dérobe à Jules Romains, le feu de la conclusion de l'un de ses beaux chapitres des « *Hommes de bonne volonté* », celui où il constate que » ce qu'il y a de plus rare au monde, c'est un homme qui prend une idée tout à fait au sérieux et à cœur... D'ordinaire, les petits intérêts, les soucis quotidiens, les vanités, le besoin de s'agiter et de faire parler de soi à n'importe quel prix, passent bien avant; sauf dans les discours. J'ai beaucoup réfléchi (dit toujours Jules Romains) au rôle que tiennent les discours dans ce monde-là. Ils fournissent un alibi perpétuel ».

Messieurs,

Je bois à vos familles,

à vous-mêmes,

à un ordre de choses où les discours
ne seront plus des alibis,

à la France,

à la République.

Discours de Marcel FLOURET

Préfet de la Seine de la Libération

J'ÉPROUVE rarement des regrets de ce que je n'ai pas eu ou de ce que je n'ai plus. Mais, je le déclare, en toute sincérité, je regrette très vivement de n'avoir pas été des vôtres à la dernière Assemblée Générale de l'Association Amicale des Anciens Elèves du Collège.

Un incident fortuit m'a fait manquer un train et m'a empêché d'être fidèle au rendez-vous dont vous aviez, à ma demande, retardé aimablement la date.

Je vous exprime, Messieurs et chers Camarades, toutes mes excuses et, si vous le permettez, je vais essayer de relier ce que j'avais à dire alors, à ce qu'il convient de dire maintenant :

Je vais tâcher d'enchaîner !

L'Assemblée Générale de notre Association, en janvier dernier, revêtait une signification particulièrement émouvante. C'était, en effet, au sortir d'une longue époque ténébreuse, notre première réunion de paix.

J'aurais aimé dire la joie profonde qu'elle nous inspirait à tous, joie, qui hélas n'était pas sans ombre. Les conditions n'ont pas changé et le plaisir de se retrouver dans une atmosphère apaisée se voile toujours, en effet, de mélancolie à l'évocation des disparus, des victimes de la guerre et de l'occupation; certains de nos camarades ou des êtres qui leur étaient chers ont succombé dans le combat; c'est à leur mémoire que doit monter notre première pensée, c'est vers leurs familles en deuil que se porte notre sympathie émue; d'autres ont souffert dans les camps, dans les prisons, dans le maquis. A eux, toute notre reconnaissance, toute notre affectueuse admiration.

Ces coups isolés, ces souffrances individuelles souvent obscures, ces sacrifices suprêmes qui forment ensemble le grand et long martyr de la France, font qu'aujourd'hui notre pays peut revendiquer aux yeux du monde la place que mérite une nation meurtrie, mais résistante et victorieuse.

Et nous autres, survivants de cette lutte sans merci, aux épisodes sanglants et tragiques, nous nous devons de ne pas oublier.

Pour appliquer à nos morts la belle parole d'un philosophe récemment disparu, disons que si « nous pouvons ne pas entendre distinctement les voix, l'appel n'en est pas moins lancé; quelque chose y répond du fond de notre âme ».

L'élan national qui souleva la France, à l'heure de la Libération, rappelle la grande secousse qui la parcourut au lendemain du 14 juillet 1789. Chaque ville, chaque bourgade, chaque commune vibra du même enthousiasme et répondit aux mêmes appels. Notre vieille cité bergeracoise, il est vrai, avait derrière elle tout un passé de lutte et de résistance. Elle avait connu, il y a plusieurs siècles, les horreurs de la guerre, elle avait été prise, abandonnée et reprise par les Anglais; elle avait été un ardent foyer de protestantisme, ce qui lui valut d'être occupée par les troupes de Louis XIII en 1621. Et, pour franchir les années rapidement, car je ne suis pas compétent pour faire un cours d'histoire locale, j'en arrive à des événements encore récents : le 21 août 1944, Bergerac saluait sa libération au moment où Paris, dans l'attente des troupes françaises et alliées, se dressait contre l'opresseur et vivait les heures émouvantes de la « Semaine glorieuse ». Deux jours plus tard — le temps pressait — s'ouvraient dans Bergerac les bureaux de recrutement des F.F.I. et F.T.P.

Cœur chaud et esprit vif, Bergerac sut unir, de tout temps, le panache du combattant, à l'éclat du savoir et de la culture. Notre ville a donné le jour au philosophe Maine de Biran qui, — s'il fit ses études chez les Doctrinaires de Périgueux — vécut longtemps ici, y fut sous-préfet, siégea au Conseil des Cinq Cents sous l'Empire et à la Chambre sous la Restauration. Il s'acquittait surtout un renom universel de penseur original et pénétrant. Cependant, il ne négli-

gea pas sa petite ville, il y fonda — fidèle à une habitude, fort répandue en ce 18^e siècle, ami des Académies — une « *société médicale* » devant laquelle il donna lecture d'importants mémoires. Mais cette Société fut éphémère.

Notre collègue, lui, est dur comme roc et légitimement fier de ses titres de noblesse; il peut, comme nos régiments qui font sonner bien haut leurs lointaines origines et leurs traditions séculaires, se prévaloir d'un passé reculé : bien des lycées parisiens envieraient son antiquité ! Son acte de naissance, ce sont les lettres patentes de 1576. Conformément au désir de son fondateur, il porte aujourd'hui, avec le nom du roi le plus populaire, les écussons du Béarnais : il s'appelle collègue Henri IV.

Vous avouerez, Messieurs et chers Camarades — mais ceci doit rester entre nous — qu'il est fort agréable pour un Haut Fonctionnaire, dont la tâche est passionnante certes, mais écrasante, surtout en ces heures difficiles — de quitter quelques heures son cabinet de travail pour prendre la direction, non des champs (je ne fais pas l'école buissonnière et ne vais pas demander l'inspiration poétique au calme de la campagne), mais de son vieux collège, avec ses arcades, ses salles de classe, ses murs familiers.

C'est ici que nous nous sommes ouverts à la vie. Si, enfants, nous l'abordions parfois avec malice, insouciance, si nous l'agrémentions de nos jeux et de quelques bons chahuts, c'est que l'étude n'était pas encore pour nous, suivant le mot célèbre « *le souverain remède contre les dégoûts de la vie* ». Au fur et à mesure que nous avançons sur le chemin de l'existence, nous comprenons mieux ce que nous apportèrent ces années de collège, le dévouement de nos professeurs, l'affection de nos camarades, la pénétration lente et mystérieuse d'une ambiance originale, faite de riens, de nuances impalpables : son de la cloche, parfum des salles, attrait des bibliothèques de classe, poésie des choses chargées de passé... « *Les maîtres*, disait Mirabeau, *n'apprennent qu'à étudier* » et, complétant ce point de vue, un homme politique contemporain, remarquait que « *la culture c'est ce qui reste lorsqu'on a tout lu*

et tout oublié ». Mais ce reste est immense : si les vers virgiliens ne chantent plus parfaitement à notre mémoire, si nous bronchons sur certains théorèmes, si le système de Kant a de plus en plus de secrets pour nous, c'est grâce à lui que nous cheminons dans la vie, redevables à ce viatique de notre valeur humaine et de nos joies intimes.

Mais je sens que je me laisse aller un peu trop complaisamment au fil de mes souvenirs et que je mérite pleinement la critique de Montesquieu : « *ce qui manque aux orateurs en profondeur, ils vous le donnent en longueur* ». Cette longueur, vous me la pardonnerez, j'en suis sûr; l'ancien élève de Bergerac ressent trop vivement le plaisir d'une telle compagnie, de pareilles rencontres, pour ne pas essayer de dire ce que cela éveille en lui de souvenirs et d'émotions.

Notre Association s'est toujours proposée — ses statuts l'affirment clairement — de faire œuvre utile, de venir en aide aux anciens camarades malheureux, à leurs veuves, à leurs enfants, de seconder matériellement dans leurs études les élèves méritants et peu fortunés. Elle s'intéresse aussi, dans un esprit neuf et constructif, aux problèmes pédagogiques. Montaigne n'est-il pas notre voisin ? Elle rassemble aussi de temps en temps les anciens, dispersés par la vie, plus cruellement séparés depuis 1939 par la guerre et toutes ses conséquences. Elle nous permet de reprendre, en ces délicieuses rencontres, le cours des années — voyage charmant quand on remonte le courant — pour atteindre les sources murmurantes, les coins de fraîcheur de notre enfance.

Mais c'est là le miracle de la conversation. L'orateur bavard doit enfin se taire; en levant mon verre à la santé des convives présents et de leurs familles, à la gloire du collège, au succès de ses élèves, à la prospérité de l'Association, je me permettrai de faire appel à un fin connaisseur : Charles Monselet, qui sera l'interprète de ma satisfaction devant ce magnifique repas : « *Qu'on y réfléchisse bien : les heures charmantes de notre vie se relient toutes à quelques souvenirs de table* ».

Discours de M. le Professeur LAIGNEL-LAVASTINE

Président de l'Union des A.

MON premier mot est pour vous dire ma joie de me trouver parmi vous et vous remercier du fond du cœur pour l'honneur et le plaisir que vous procurez au président de l'Union des Associations des Anciens Elèves des Lycées et Collèges de France et de l'Union Française pour votre invitation si cordiale à présider votre réunion.

Avant de venir, j'ai lu votre dernier et magnifique bulletin et, submergé par les flots d'éloquence qu'il répand, je craignais fort pour mon petit ruisseau parisien.

Maintenant que je vous ai entendus, mes chers camarades, je crains encore davantage.

Il est vrai que ma tâche m'est deux fois facilitée par ce que, parlant le dernier, je n'ai qu'à sertir les paroles de mes prédécesseurs, et que le vin, surtout celui d'ici, bu dans une parfaite aménité de compagnie, donne des ailes au verbe.

Je lèverai d'abord mon verre à notre cher secrétaire général, Robert Cog, l'animateur de notre association et qui ne passe pas un seul jour sans y penser, Cog qui a mis sur pied 8 commissions : d'accueil, du banquet, des excursions, des fêtes, des finances, de la propagande, du travail et du Monument Angeris pour préparer notre Congrès de 1947 qui, j'en suis sûr, grattera tous les autres, Cog enfin dont la virilité, issue de son nom, lui a permis de ne jamais désespérer aux pires heures que nous avons traversées, chantant comme son homonyme :

C'est la nuit qu'il est beau de croire à la lumière !

Je bois à la santé de notre jeune camarade MONDOULET, qui nous montre déjà ce qu'il sera, et à travers lui je m'adresse aux dernières générations du Collège Henri IV en leur demandant de s'inscrire dans votre

association selon le mot de l'Écriture : « *Multipliez-vous* ».

Je lève mon verre en l'honneur de notre ami le Docteur Pierre ROUSSEAU, mon cher confrère et notre président « quasi perenne » (selon Montaigne) dont l'autorité et le bon conseil ont permis votre beau développement et qui, très justement, montre la nécessité d'obtenir la parole aux anciens élèves des lycées et collèges dans le Conseil de l'Université, puisque les parents d'élèves l'ont déjà depuis quelques années. L'activité du Docteur ROUSSEAU a de quoi nous confondre; mais tout en l'admirant on le comprend mieux quand on sait quelle maîtresse de maison parfaite est Madame ROUSSEAU. Je regrette que le protocole de notre déjeuner l'ait écartée de même que toutes les femmes de nos camarades ! Mais leur absence ne les éloigne pas de notre pensée et je vous propose, Messieurs, de lever nos verres en l'honneur de Madame ROUSSEAU et de toutes nos compagnes en attendant le plaisir de les trouver réunies à notre grand banquet de la Pentecôte prochaine.

En l'honneur de M. le Principal MAURT, flambeau des humanités, je lève mon verre en pensant à la coupe enduite de miel à laquelle fait allusion cet anxieux de Lucrèce. On ne saurait trop soutenir pour la fonction de la vie, le rôle des humanités. Le tort administratif et social est d'avoir transformé la porte harmonieuse de la vie largement humaine en une porte utilitaire à tourniquet pour un certain nombre d'emplois. Cette attribution utilitaire de la culture est une erreur.

Rien n'est vil dans la maison de Zeus, disait Epictète, et l'on peut être chiffonnier et parfait humaniste.

Je pense que M. George PICARD ne me contredira pas. Nous avons applaudi à sa belle conférence et sommes heureux de saluer en lui le sympathique docteur *honoris causa* de l'Université de Bergerac, venu d'ou-

tre-Atlantique pour nous développer le message de l'Unesco. Dans l'autre guerre Pershing dit à la France : La Fayette, nous voici. Aujourd'hui, je vous entends dire : Maine DE BIRAN, me voici. Car Maine DE BIRAN fut sous-préfet de Bergerac et y créa une Société de pensée. Très justement, vous avez mis l'accent sur l'hiatus grandissant entre les progrès imprévisibles de l'esprit mécanique et la régression de la spiritualité. En même temps, la terre se rétrécit comme une vieille pomme à la manière de la peau de chagrin de Balzac. Aussi faut-il craindre un mélange des qualités ethniques qui serait aussi innommable que celui de tous les plats de cet excellent déjeuner. Un mot encore. Vous nous indiquez le plan de l'Unesco qui prend l'humanité du dehors. Je préférerais l'ordre inverse et qu'on s'essaie à pénétrer l'âme humaine pour la socialiser et spiritualiser sa personnalité du dedans.

Messieurs, je vous propose de lever nos verres en l'honneur de notre brillant hôte des Etats-Unis d'Amérique, précurseurs des Etats-Unis d'Europe.

Avec plaisir je lève et vide mon verre en l'honneur de M. LOUPIAS, notre sous-préfet, dont le génie verbal est à l'étroit dans un toast écrit sur l'impératif de Coq. Comme avec lui on aime mieux la cire perdue de l'épanchement spontané que la statue finement ciselée dans le calme de l'atelier ! En l'écoutant, j'ai pensé à M. Bergeret. D'ailleurs Bergeret, Bergerac, cela se décline.

Il a parlé des abeilles. Mais leur société, si elle est parfaite en certains points, n'en est pas moins close. Comme j'aime mieux la société ouverte de Bergson ! Quant au sujet de l'idéal à atteindre par l'humanisme, je rappellerai simplement la conclusion du *Second Faust* : être ingénieur, laisser une œuvre utile.

Avec vous tous, Messieurs, pour exprimer notre joie d'avoir M. FLOURET parmi nous, je lève mon verre en son honneur en lui disant combien nous avons applaudi à sa nomination à la présidence de la S.N.C.F.

M. le Président, vous êtes la gloire de Bergerac et du Collège Henri IV et votre attachement à votre petite

patrie nous touche profondément. Quand dans la Résistance vous défendiez la Cité, la statue d'Henri IV à cheval sur le Pont-Neuf vous faisait vous rappeler votre vieux collègue et votre activité d'alors me fait souvenir de ce que fut l'Hôtel-Dieu dans cette grande semaine où mon ami le Professeur BROcq faisait, pour le plus grand bien des blessés, une chirurgie immédiate, le blessé étant opéré quelquefois 10 minutes après la blessure.

A tous mes remerciements, je tiens à associer mon ami le Docteur CHICANDARD qui, par ma bouche, vous exprime sa reconnaissance pour l'accueil que vous lui avez toujours réservé.

Mes chers camarades, j'ai encore deux mercis à vous adresser : l'un pour le diplôme de membre d'honneur de votre Association que je mets dans la poche gauche de mon veston, sur mon cœur, et l'autre pour cette excellente réception arrosée de meilleurs crus, les Monbazillac des camarades.

Je ne saurais trop louer la délicieuse symphonie que vous nous avez jouée avec vos vins, esprit de votre terre fécondée par le soleil.

Et dans toute la gamme olfactive et gustative que nous avons dégustée, parmi les harmoniques individuelles se détache, pour les surmonter, le merveilleux Cantenac 25 qui restera dans la mémoire.

Un toast est fait d'un sentiment et d'une idée.

Le sentiment, c'est ma reconnaissance.

L'idée, je l'emprunte à Montaigne qui est de chez vous : « C'est une vie exquise celle qui se maintient en ordre jusques en son privé. »

En effet, dans la discordance actuelle cherchons l'équilibre et établissons-le d'abord en nous par une action du dedans, enracinée dans les humanités en général, dans l'enseignement secondaire en particulier.

Je bois une dernière fois — et combien souvent fut rempli mon verre ! — je bois à l'Association du Collège Henri IV, à Bergerac l'hospitalière,

à la France immortelle !

Extrait du Registre des Délibérations du Conseil d'Administration

Le mardi 1^{er} avril 1947, à 17 heures,
rue Saint-Esprit, n° 25, à Bergerac.

Présents : MM. Barthe, Bénédicty, Coq, Jouhet, de Madaillan, Pucheu, Rousseau.

— Le Président rend compte de sa participation à la réunion du Comité de l'Union des A., qui s'est tenue à Paris, le vendredi 21 mars, au sujet du Congrès.

— Dorénavant, les dîners mensuels seront servis à l'Hôtel du Commerce, chez M. Barraud, n° 37, place Gambetta.

M. Geneste, en raison de son fréquent éloignement de Bergerac, a donné sa démission du Conseil d'Administration ; des regrets sincères accueillent cette décision irrévocable du doyen de l'Association et M. Charles Bourzac est désigné pour le remplacer provisoirement jusqu'à la prochaine Assemblée générale.

●

Le mardi 20 mai 1947, à 17 heures,
rue Saint-Esprit, n° 25, à Bergerac.

Présents : MM. Barthe, Bénédicty, Coq, de Madaillan, Mirabel, Rousseau.

— M. Alexandre Zinguérévitch, avocat au barreau de Bergerac est admis en qualité de membre honoraire.

— Le programme du Congrès est officiellement arrêté et le délégué officiel de l'Association est désigné en la personne du Docteur Rousseau, président.

●

Le mardi 7 octobre 1947, à 18 heures,
rue Saint-Esprit, n° 25, à Bergerac.

Présents : MM. Barthe, Bénédicty, Coq, de Madaillan, Rousseau.

Le XXXI^{me} Congrès

Du 24 au 27 mai 1947, l'Association de Bergerac a reçu ses hôtes et M. le Professeur LAIGNEL-LAVASTINE a présidé avec autorité et distinction les séances de travail et les festivités du Congrès.

La place manque ici pour donner l'ampleur désirable au compte rendu des nombreux rapports qui ont été présentés dans le cadre splendide de la Chambre de Commerce de Bergerac, gracieusement mise à notre disposition. Pour ne parler que des *invités*, les communications de M. ROSIER, administrateur du Comité supérieur des œuvres en faveur de la jeunesse scolaire et universitaire, de Mme CARPENTIER et de l'américain M. DORSAY, grand ami de la France (qui a parlé pour remplacer M. George PICARD empêché), ont mis d'intéressantes questions à l'ordre du jour. Le premier a magistralement exposé la situation brûlante d'actualité de la vie matérielle des étudiants français et étrangers; les deux autres ont comparé l'enseignement secondaire en France d'une part, en Angleterre et aux Etats-Unis d'autre part, pays qu'ils connaissent bien pour les avoir habités ou pour en être originaires. En effet, traiter sur documentation livresque des méthodes pédagogiques d'une nation où l'on n'est jamais allé, n'est que littérature engagée, malgré tout le mérite ou la qualité du travail présenté. Les renseignements communiqués par Mme CARPENTIER et par MM. ROSIER et DORSAY, ainsi que les films documentaires et universitaires projetés en fin de séance par les services d'information U.S.A. auraient largement justifié le vocable des « amitiés internationales » sous lequel il avait été primitivement convenu de tenir le Congrès; mais, pourquoi certains mots font-ils particulièrement peur à ceux qui voudraient faire remonter les fleuves en arrière ?

L'ensemble des Congressistes, il faut bien le dire, — (et particulièrement les Bergeracois) — n'ont pas suivi avec beaucoup d'assiduité les conférences inscrites au programme qui, d'ailleurs, était trop chargé, il faut le reconnaître. Quelques-uns d'entre eux — on ne saurait le leur reprocher — ont voulu accompagner les dames que l'emploi du temps n'avait pas oubliées. Le samedi 24, dans la matinée, il avait été prévu pour elles une visite du Musée de la ville et du vieux Bergerac, sous la direction du savant et de l'érudit M. P.-A. JOUANEL, conservateur des archives municipales; dans l'après-midi, au cours d'une promenade, un goûter leur a été servi au Barrage, sur les bords de la Dordogne, devant un splendide panorama.

Le soir, à 19 heures, M. le Maire de Bergerac entouré de sa municipalité a fait servir aux congressistes, à l'hôtel de Ville, un cordial vin d'honneur en présence de M. LAHILLONNE, préfet de la Dordogne et de M. LOUPIAS, sous-préfet de Bergerac.

Enfin, à 21 heures, le Cercle Musical de Bergerac a donné en exclusivité pour le Congrès, un spectacle de variétés. Il a été monté pour la première fois en scène des extraits du *Pédant joué*, de *Cyrano de Bergerac*, et le rideau s'est levé sur un prologue en vers libres trop long pour être ici donné *in extenso*; cependant il faut rappeler, pour la postérité, qu'il était question de M. le professeur LAIGNEL-LAVASTINE,

« De l'Académie de Médecine. »

et du docteur CHICARD,

« Des Bourguignons l'étendard. »

Le gouverneur MERWART, aussi, s'entendait dire :

*Vous avez prétend-on avec le Vert Galant
Ressemblance d'allure... et un cœur de vingt ans.*

Et finalement, il était conseillé au professeur DORSAY, à la recherche d'informations, de câbler :

AUX U.S.A.

Ah !

Si j'avais su ça !

Le dimanche 25 mai c'était la visite aux merveilles de l'art pariétal des grottes obscures de Lascaux qui prouvent bien que les premiers hommes étaient nyctalopes; le lundi 26 mai, à 11 heures, il était procédé à l'inauguration du monument Georges Augiéras et ce même jour, à 15 heures, les cars transportent les Congressistes au village martyr de Mouleydier, haut lieu de la Résistance et de l'obstination française où le Maire, notre camarade Aurélien LAMBERT les reçoit, en évoquant le courage tranquille de ses administrés face à l'adversité, leur volonté farouche de vivre et de voir Mouleydier renaître enfin de ses cendres.

L'excursion se termine au château de Monbazillac chez notre camarade Jean EYMA qui reçoit avec honneur les visiteurs dans sa grande salle du rez-de-chaussée où :

« Des vins d'un cru céleste épanchent leurs trésors ».

Ne pouvant quitter Monbazillac sans en visiter les chais, un temps d'arrêt est marqué au retour à la cave coopérative de la commune où l'accueil est brillant; les aimables directeurs en l'absence de leur président, M. Raymond DESPLANCHES :

... « font couler en ruisseaux

« Des vins délicieux mûris sur leurs coteaux ».

A 20 heures, c'est le banquet de clôture et le lendemain mardi 27 mai, les fêtes se terminent par la journée en Sarladais.

En 1948, le XXXII^e Congrès se tiendra sur les bords du Rhône, à Tarascon; nous lui souhaitons un immense succès en espérant que le *Steering Committee* pourra équilibrer un brillant budget sans rencontrer des difficultés d'exécution. Nous désirons enfin que la couronne déjà chargée de l'Union des A. s'enrichisse encore longtemps de nouveaux fleurons.

La cruche d'encre

En faïence blanche à fleurs bleues — c'était peut-être un vieux Rouen — la cruche d'encre avait le débit de son goulot réduit par un bouchon de liège traversé d'un petit tube de verre provenant du cabinet de chimie.

Elle était en dépôt chez le concierge du collège. Quand les classes paraissaient un peu longues c'était un dérivatif puissant que d'obtenir la permission — jamais refusée — d'aller chercher de l'encre; il y avait le trajet aller et retour sous les couloirs et la distribution en faisant naturellement déborder chaque encrier.

C'était très divertissant.

Le Monument Augiéras

Le lundi 26 mai 1947, à 11 heures, à Bergerac, devant la terrasse du Collège, il y a foule dans la rue du Professeur Pozzi.

Les honneurs sont rendus par un peloton de gardes mobiles et la cérémonie commence par un discours du Docteur Pierre Rousseau, président de l'Association :

MONSIEUR LE MAIRE,

Au nom de l'Association des Anciens Elèves du Collège Henri IV, j'ai le devoir de remettre à la ville de Bergerac le monument que le conseil municipal et vous-même nous avez autorisé à élever à la mémoire, à la gloire de nos camarades morts pour la France.

M. LE REPRÉSENTANT DU SOUS-PRÉFET,

M. LE PRÉSIDENT DE L'UNION,

MESDAMES, MESSIEURS,

Ce monument que voilaient tout à l'heure les trois couleurs du drapeau a été conçu dans son élégante sobriété par M. l'architecte Pierson.

Le cœur douloureux d'une mère nous en a permis la réalisation dans un acte d'émouvante générosité.

Combien nous voudrions que cette mère ait pu trouver dans l'espoir de voir se matérialiser un jour le rêve de ses années de deuil, un apaisement aux souffrances de sa définitive solitude...

Des dates... une inscription... un nom — celui que notre reconnaissance se devait de faire sculpter dans la blancheur de ces pierres dures. Beaucoup d'autres noms sont inscrits ou le seront sur les tables de marbre de la cour d'honneur... Ils sont trop... Tous ces fils de l'Université, issus de son enseignement secondaire, qui vécurent leur jeunesse entre ces murs, qui rêvèrent de joyeux avenir sous les arcades du collège, ont communiqué dans la grandeur du même sacrifice.

Des pierres, des dates... Des dates qui évoquent les moments tragiques de notre histoire contemporaine.

1870.

Je songe à vous, enfants de Bergerac, petits mobiles de la Dordogne, qui courbiez vos têtes sous les premières balles, mais qui vous redressiez bien vite, parce qu'un des vôtres, enfant de ce collège, vous criait ces paroles magnifiques dans votre patois natal : « Enfants, tenez-vous droits comme vos chênes. » Et vous partiez à l'attaque avant de rougir de votre sang la neige de Coulmiers.

1914.

Quelle éclosion de talents, et quelle hécatombe dans la littérature, les sciences, les arts. Le destin cruel s'est acharné pendant quatre années à moissonner une élite qui semblait promise à de glorieux lendemains. Je pense à toi parmi tant d'autres, mon ami de toujours André Marceron, cher philosophe, qui m'apportais, avant de succomber en Champagne, l'hommage de ton premier roman.

Je songe à vous, Fournier, à vous, Emile Despax, mon charmant camarade de quelques jours, qui veniez du lycée de Bordeaux auprès



Le Peloton de la Garde Républicaine



La minute de silence



Le Commandant d'Armes remet la Croix de Guerre à l'élève COMMUNEAU



L'assistance

de votre frère, à vous qui rêviez votre « Maison des glycines », et qui écriviez ces vers où déjà vous disiez votre angoisse :

« J'ai fait ma couche,

« Bien étroite, et je l'ai mesurée à mon corps,

« Ainsi déjà, je suis couché comme les morts. »

Je songe à vous, chers amis d'enfance, qui reposez à l'ombre des cyprès de nos cimetières, et qui deviez mourir dans les boues de Champagne, dans les tranchées de Verdun, sur les champs de bataille du Vardar.

1939.

Visions de détresse et d'épouvante.... Et voilà que se déroule votre martyre, camarades qui avez disputé à l'envahisseur le sol français, qui êtes tombés sous les éclats ou sous les balles dans des combats glorieux ou sous le feu tragique de pelotons d'exécution, qui avez lentement agonisé dans des Dachau lointains.

Et je songe à toi, Carmille, qui, revenu parmi nous au berceau de ta jeunesse, en mai 1944, plein de gaieté et d'espoir, succombais quelques semaines plus tard dans un de ces camps que n'ont pu t'épargner ni ton âge, ni tes infirmités, ni ton grade...

Des pierres blanches..., mais ces pierres sont les assises du temple du souvenir, du souvenir sans lequel tout serait vain et de nos morts le sacrifice inutile... « Ils ne meurent pas, dit Maeterlinck, quand ils descendent dans la terre, mais à mesure qu'ils descendent dans l'ombre. »

Ils avaient entendu, nos héros, l'appel du sol natal, et comme cet écrivain qui fut leur compagnon de tranchée, ils pouvaient s'écrier :

« O terre, ô terre que nous défendons, nous t'avons creusée comme pour nous planter vivants, nous enracinant en toi pour te mieux défendre, barrière volontaire de nos corps respirants, reliés entre eux par l'enchevêtrement inextricable des fils de notre amour. »

Ils sont maintenant bercés dans leur tombeau par cet « essaim des victoires chantantes » qu'évoque V. Hugo dans un langage immortel. Et les enfants qui passent sauront que leurs pères ont mêlé leur sang à celui des autres petits Français qui firent l'offrande de leur vie pour garder à leurs fils la liberté...

Mais le temps ne suspend pas son vol. Les pas sonores des générations qui montent effacent l'écho des pas des générations qui s'enfoncent dans la nuit. Et déjà, au travers des sanglots des familles en deuil, on perçoit le chant d'espoir de ceux dont les aînés ne sont plus.

MESSIEURS,

Non, la France n'oubliera pas. En honorant ses morts, elle donnera aux vivants la plus belle des leçons d'abnégation, de courage et d'espérance...

On dévoile le monument qui est recouvert des couleurs françaises et M. le Docteur BRETON, maire de Bergerac, en prend possession au nom de la Ville. Recevant à son tour la parole, M. le professeur LAIGNEL-LAVASTINE, président de l'Union des A. évoque le lourd tribut payé par le Collège Henri IV au cours des trois dernières guerres : 1 mort en 1870-1871, 110 morts en 1914-1918 et 23 morts en 1939-1945.

Puis le capitaine JANIN, commandant d'armes, remet solennellement la croix de guerre pour faits de résistance à l'élève Roland COMMUNEAU de la classe de première B avec la citation suivante à l'ordre de la Brigade :

« Jeune soldat d'un courage tranquille en toutes circonstances, « donnant toujours l'exemple; a appartenu à la Résistance du sous-« secteur de Bergerac-Ville depuis le 1^{er} février 1943 et ensuite au

Groupe François 1^{er} depuis le 6 juin 1944. A pris part à diverses « liaisons, récupérations, transports d'armes; arrêté par la Gestapo « à l'âge de 18 ans, puis relâché après perquisition à son domicile, « a continué, malgré de très gros risques, à exercer les missions « dangereuses qui lui étaient confiées. A exhumé à 100 mètres des « Allemands (au Pont Roux) deux maquisards fusillés, afin de les « identifier ».

La cérémonie se termine par la lecture de la longue liste des Morts faite par le jeune Roland COMMUNEAU et trois élèves : Jean Cog, Joseph DORRITOR et Jean Le FAOU répondent « Mort au Champ d'Honneur » à l'appel de chaque nom.

Sur la pierre, relisons l'épigramme :

1870	L'ASSOCIATION AMICALE DES ANCIENS ÉLÈVES DU COLLÈGE	1871
1914	HENRI IV DE BERGERAC A ÉLEVÉ CE MONUMENT A LA	1918
1939	MÉMOIRE DE GEORGES AUGIERAS ET DE SES CAMARADES	1945
	MORTS POUR LA FRANCE	

En érigeant ce monument, nous avons voulu que nos Morts des trois dernières guerres ne se trouvent pas pris dans un passé dont on se détourne.

En outre, les dispositions testamentaires de Mme Hortense JARNAGE, veuve de M. Louis AUGIERAS, sont fidèlement accomplies. L'Association, selon la mission qui lui a été confiée, a construit sur une place de la ville de Bergerac un monument dédié aux Anciens Elèves du Collège de Bergerac morts victimes de la guerre en mémoire du fils de sa testatrice, mort pour la France à l'âge de 20 ans, le 16 juillet 1916, à l'hôpital de Saint-Brieuc.

L'arrosoir des après-midi torrides

DANS la cour d'honneur du Collège, à droite, dans le fond, il existe encore une pierre cylindrique, en forme de fragment de colonne usée. Ceci n'est ni un chapiteau romain, ni un vestige de monument quelconque, mais tout simplement le reste d'un socle, sur lequel, autrefois, on déposait entre 4 et 5 heures, après les classes, pendant la récréation, un arrosoir en fer blanc rempli d'eau et muni d'un quart de soldat retenu par une chaîne. Quand il faisait très chaud, les élèves pouvaient y boire.

Depuis longtemps déjà, ce vieil arrosoir a été remplacé par un robinet d'eau potable scellé dans le mur. Mais, combien d'entre nous devenus hommes, après un exercice sportif ou pendant une maladie, en prenant un rafraîchissement pour calmer une soif adurente, ont retrouvé le souvenir de ces gorgées d'eau délicieuses, au goût de mie de pain mouillée, bues en été, à l'arrosoir du Collège, pour finir d'avaler un goûter, après des jeux agités.

BANQUET OFFICIEL

du lundi 26 mai 1947

La salle de gymnastique du Collège (l'aile nord) a pris une parure de fête, avec l'aide précieuse des services municipaux.

De nombreuses toiles de toutes dimensions du peintre Gabriel Sue appendues aux murs en font disparaître la tristesse. Ce peintre qui est fixé maintenant dans la forêt de la Double est le fondateur du salon des Animaliers de France; sous son pinceau tout est d'une très grande richesse terrestre, c'est un Indépendant qui a le don de la vie et qui la donne à tout ce qu'il touche. Non seulement ses chiens, ses cerfs, ses dindons sont animés, mais aussi peintes par lui les feuilles des arbres élançées vers

le ciel ou celles des nénuphars déployées sur le glacis des étangs deviennent sensibles.

L'effet général est marqué au coin du bon goût.

Vers 19 heures, M. Yvon DELBOS, ministre d'Etat, accompagné de M. BARDON-DAMARZID conseiller de la République, du Préfet de Périgueux et du Sous-Préfet de Bergerac, viennent spécialement pour décerner des distinctions honorifiques (1) à quelques camarades.

A 20 heures le traiteur GERMAIN sert à près de 200 convives le menu suivant exclusivement composé de plats du Périgord arrosés de vins des rives de la Dordogne :

POTAGE HENRI IV
ALOSÉS DE LA DORDOGNE SUR LEUR LIT DE VERDURE
Vin de Panisseau-Thénac
TOURTIÈRES PAYSANNE
Vin de Pécharmant 1943
POULARDES ENDEUILLÉES DES TRUFFES DU PÉRIGORD
Vin de Saint-Emilion 1942 — Château Trapeaud
NOS FOIES GRAS
Château de Monbazillac
GLACE
Monbazillac Monbouché 1929
ENTREMETS
FRUITS
Champagne
CAFÉ
Liqueurs

Aux premières cigarettes le Président de l'Association de Bergerac, le Docteur Pierre Rousseau s'adressant à tous a lu le discours suivant, d'une voix ferme et de bonne compagnie :

LE rideau va bientôt tomber sur le dernier acte du XXXI^e Congrès de l'Union des Associations d'Anciens Elèves des Lycées et Collèges Français.

Vous venez de vivre votre dernière séance de travail; j'espère qu'elle s'est déroulée sans désillusion, et qu'elle se termine sans discussion passionnée. Mais, ainsi qu'il est accoutumé dans

(1) Le Dr Pierre ROUSSEAU est fait officier de l'Instruction Publique et MM. CREANCES, COQ, Pierre de MADAILLAN et le Dr René ROUSSEAU sont nommés officiers d'Académie.

les séances de travail, je veux émettre un vœu, c'est qu'il soit créé au siège de l'Union un cours pour les futurs directeurs de Congrès; les Anciens en seront grâce à leur expérience, les éminents professeurs.

Je renvoie ce vœu à une commission chargée de n'en plus parler, et je viens tout de suite remercier ceux qui ont bien voulu accepter d'être nos hôtes : M. l'Inspecteur d'Académie qui, par sa présence, nous dit combien il s'intéresse à nos travaux, M. le Président du Conseil Général, notre camarade le Docteur DUPUY, ancien élève du lycée de Bordeaux, que M. le Ministre de la Production Industrielle, notre compatriote M. LACOSTE, a désigné pour le représenter. Je remercie M. le Sous-Préfet qu'une aimable habitude ramène aux fêtes de notre association dont il est membre d'honneur, M. le Maire de Bergerac qui nous convia samedi à une belle réception dans son hôtel de ville. L'A. de Bergerac lui dit sa reconnaissance pour sa collaboration dans la préparation du Congrès.

Pourquoi faut-il qu'à mes remerciements s'ajoute le regret de ne pas avoir à nos côtés M. Yvon DELBOS, que son double titre d'ancien Ministre de l'Education Nationale et d'ancien élève du lycée de Périgueux désignait si clairement pour nous présider. Mais M. DELBOS, qui doit comme M. LACOSTE, se plier à la discipline ministérielle n'a pu assister à notre fête. Mais il a voulu nous dire toute sa déception en venant nous apporter tout à l'heure l'assurance de sa sympathie pour l'Union.

M. le Préfet de la Dordogne devait être ici ce soir. En raison de ses fonctions, il est retenu à Périgueux; mais il a voulu nous affirmer qu'il est bien l'un des nôtres en assistant à la réception de l'Hôtel de Ville dont il a rehaussé l'éclat.

Je veux tout de suite vous dire un affectueux merci, chers camarades, qui, de tous les points du sol français, avez participé à ce Congrès; à vous qui, du Nord, de l'Est, du Centre, êtes descendus jusqu'à cette Aquitaine qui fut la terre opulente des cours d'amour et des troubadours. Et voici que ce soir vous assistez à une réunion qui est beaucoup moins un banquet qu'une fête où se retrou-

vent les enfants d'une même mère, après plusieurs années d'angoisses et de tristesses renouvelées. Nous sommes bien les rameaux du même arbre, notre université vieille de toutes les années de notre histoire.

Des rameaux qui oscillent parfois au gré du vent, mais qui ayant puisé leur vie aux mêmes racines rapprochent leurs frondaisons pour donner au vieux tronc un éclat nouveau. Et c'est là la raison profonde de nos rapports, de nos vœux, car nous croyons avoir le droit de freiner certaines initiatives, d'encourager des nouvelles directives pour la conduite de cet enseignement secondaire qui, certes nous le savons bien, doit se plier aux conditions sociales de l'époque où nous vivons.

Nous avons entendu les rapports de ce congrès qui tous ont demandé un effort à leurs auteurs. Notre vieil ami CHICANDARD a rompu quelques LANCES pour cet humanisme qu'il pense comme nous devoir *rester* le fond de notre culture française et latine.

Le président Herriot n'a-t-il pas dit de Lyon, ainsi que le rappelait M. Badolle : « La culture c'est ce qui reste quand on a tout oublié ». Je me suis contenté, mes chers camarades, de demander son opinion à M. de Montaigne, que notre cher Président a rencontré dans les rues du vieux Bergerac. Et voici ce qu'il m'a répondu : « Les abeilles pillotent de çà, de là les fleurs, mais elles en font après le miel qui est tout leur; ce n'est plus ni thym, ni marjolaine; les pièces empruntées d'autrui *il les transformera* pour en faire un ouvrage tout sien, à savoir son jugement. »

Et encore : « Nous cherchons non de former un grammairien, ni un logicien, mais un homme. » Former un homme, c'est là tout ce que nous demandons à notre vieille université.

Un autre rapport est venu nous dire la grande pitié de la jeunesse française. Les charges sociales, le bouleversement des situations sont tels que beaucoup de familles ne peuvent plus assurer à leurs enfants leur séjour dans nos grands établissements d'instruction.

Quelle angoisse de chaque instant pour nos fils que de souffrir de la faim, du froid et de l'incertitude des lendemains !

Dans la mesure de nos forces, c'est un devoir d'aider M. Rozier dans la belle œuvre qu'il dirige, pour sauvegarder des vies françaises. Combien nous désirons voir à l'horizon se lever le jour où le père pourra assurer à son enfant, dans la paix retrouvée, son pain quotidien !

Messieurs,

Nous allons bientôt nous séparer. Vous emporterez la vision de nos paysages, de nos coteaux sauvages ou de nos vallées; la vision des rochers des Eyzies, berceau de l'humanité, qu'animent aujourd'hui le vol lourd des oiseaux de nuit ou les cris perçants des corneilles.

Demain, vous contemplez nos châteaux qui dressent leurs silhouettes dans le ciel sarladais au long des rives de notre fleuve. A Sarlat, des vestiges magnifiques du passé. S'il a existé des imperfections dans l'exécution de nos promenades, vous les oublierez : elles tiennent le plus souvent à la marche inexorable des heures; vous laisserez ici leur souvenir.

Mais je veux que vous emportiez une certitude, c'est que l'Association de Bergerac est fière de vous avoir reçus et que son président reste pour vous un camarade et un ami.

Les autres orateurs, M. le Docteur DUPUY, président du Conseil Général, le Professeur LAIGNEL-LAVASTINE et le gouverneur MERWART doyen des gouverneurs coloniaux n'ont pas laissé de texte et leurs paroles se sont envolées pour toujours.

Ce banquet clôture le Congrès dont conclusion se lit dans les *Méditations* de Brillat-Savarin :

« Qu'on ouvre tous les historiens depuis Hérodote jusqu'à nos jours et on verra que, sans même excepter les conspirations, il ne s'est jamais passé de grand événement qui n'ait été conçu, préparé et ordonné dans les festins; »

Nous espérons que le XXXI^e Congrès laissera le souvenir d'un grand événement dans la vie de notre Association.

Das Vöglein

EN raison de certains travaux de réparations, la classe d'Allemand se fait exceptionnellement ce jour là dans la salle d'Histoire. C'est vers 1910.

Le professeur est ce bon M. V..., que les élèves appellent le père « condugne » pour sa manière de prononcer l'impératif : « continuez ».

Derrière lui, notre camarade B..., qui est maintenant colonel d'artillerie, s'est caché dans la boîte à serpents. (Pardon, il faut pour être clair dire la boîte à cartes !)

M. V..., commente et lit une lénitive et germanique poésie : « Das Vöglein ». (Le petit oiseau).

« Vöglein, wo bist du ? » (Petit oiseau où es-tu ?)

Le couvercle de la boîte à cartes se soulève lentement et B..., lui répond en apparaissant :

« Da bin ich ? » (Je suis là !)

LES EXCURSIONS DU CONGRÈS

LA JOURNÉE PRÉHISTORIQUE

Plus de 120 congressistes dans trois cars et quelques autos quittent Bergerac vers 9 heures du matin. On remonte d'abord la fraîche vallée du Caudeau aux allures de gave. Nous voici à Lamanzie-Montastruc. Sur notre droite, se dresse Bellegarde, domaine de la famille Begouën, reconstruit au siècle dernier dans le style renaissance pour le haut, néo-gothique pour le bas; en face s'aperçoit agrippé sur le roc, Montastruc dont on peut admirer la façade sud où les fenêtres à meneaux du corps de logis s'encadrent entre les deux tours rondes; ce fut en 1940 l'asile de la Grande-Duchesse de Luxembourg et un hôpital des F.F.I. en juin 1944.

Plus loin, Monclar où nous voyons un donjon rectangulaire à cinq étages, reste d'une imposante forteresse; de la côte après Clermont, nous pouvons contempler, à demi caché dans un vallon, le château de la Gaubertie plein de grâce malgré son chemin de ronde à créneaux et ses mâchicoulis, avec son élégante tourelle et ses tours ronde et carrée du XV^e siècle.

La route monte et de toutes parts ce ne sont que bois de pins, de hêtres, de chênes et surtout de châtaigniers. On traverse le gros bourg de Vergt; il s'y livra en 1562 une rude bataille où Montluc « donnait du cul et de la tête ». La caravane chemine ensuite sur les routes de la forêt Barade; les frondaisons empêchent d'entrevoir les ruines du château de l'Herm, centre de l'action de « Jacquou le Croquant » du romancier périgourdin Eugène Le Roy. Voici Rouffignac; en avril 1944, la barbarie allemande a détruit totalement le bourg dont il ne reste que l'église à l'élégant portail renaissance.

De la vieille église de Plazac nous ne pouvons qu'entrevoir le clocher roman à bandes lombardes. Après de très beaux aperçus sur la vallée de la Vézère, la tour penchée de la Vermondie nous montre sa fruste architecture; mais si elle n'a pas l'élégance de sa cousine de Pise elle eut la bonté de s'incliner pour permettre à la douce Ermandine d'embrasser le troubadour Aimeric de Sarlat.

C'est ensuite la descente sur la verte rivière aux tons changeants. Nous la traversons à Thonac et remontons la rive gauche. Châteaux et manoirs se penchent sur l'onde. Celui de Losse ancré sur une falaise de la rive droite attire tout particulièrement l'attention avec son élégante façade aux meneaux cruciformes, sa grosse tour ronde à mâchicoulis et sa terrasse à la balustrade de pierre grise où maintes dames vinrent rêver. C'est enfin l'arrivée à Montignac-sur-Vézère, la coquette résidence des rois de Navarre.

Après la leçon de préhistoire dans un parc, un repas nous attend à l'hôtel du Soleil d'Or.

« Qu'il est dur de gravir un rude coteau sur la digestion en pleine chaleur », semblent dire certains congressistes. C'est ce qu'il faut faire cependant pour accéder à la grotte de Lascaux. Découverte en 1940, c'est le Versailles de la préhistoire au dire de l'abbé Breuil qui place à l'aurignacien moyen et récent ces chefs-d'œuvre de l'art rupestre. Malheureusement l'importance de la caravane ne permet pas de s'enfoncer dans les divers boyaux malgré la bonne volonté des deux jeunes guides. La plupart doivent se contenter de visiter la grande salle et d'écouter les commentaires du savant cicerone. Scènes de chasse et de magie (de nombreuses bêtes sont percées de flèches) ont été exécutées par des animaliers déjà maîtres de leur art : cerfs, équidés, bisons parfois aux contours seuls tracés, parfois en ocre rouge ou en noir sont doués d'une vie intense. Certainement, c'est le plus brillant ensemble actuellement connu.

Il faut s'éloigner. Nous descendons dans la vallée de la Vézère par Saint-Léon et le Moustier. Châteaux, sites enchanteurs, gîtes préhistoriques se succèdent jusqu'aux Eyzies, ses abris et son grand roc. L'heure tardive ne permet pas de s'arrêter autant qu'il serait désirable; il faut se borner à visiter le musée sous la

direction de M. P.-A. Jouanel; on peut y suivre tous les progrès de nos ancêtres du coup de poing primitif à l'âge des métaux.

Maintenant c'est le retour. Après avoir contemplé au milieu d'un beau parc le château un peu trop restauré de Campagne, au Bugue nous quittons la Vézère, traversons le plateau pour retomber sur la Dordogne près de Mauzac. Nous admirons encore au passage Sauvèbauf au style fleuri de la renaissance et par Lalinde, sous les feux du soleil déclinant, c'est l'arrivée à Bergerac.

LA JOURNÉE EN SARLADAIS

Deux cars quittent Bergerac par la route de la poudrerie nationale et remontent la rive droite de la Dordogne. Bientôt c'est sur une terrasse le château de Tiregand aménagé aux XVII^e et XVIII^e siècles; en face, celui de Piles dont le seigneur Armand de Clermont fit jadis passer au fil de l'épée la garnison catholique de Bergerac; bien que délabré il montre encore un corps de logis du XVII^e siècle entre une tour ronde à machicoulis du XV^e et un élégant pavillon renaissance.

C'est ensuite Creysse dont la belle fontaine alimente une papeterie puis la ville martyre de Mouleydier incendiée par les Allemands en juin 1944 après la prise d'armes du Périgord. Un peu plus loin nous passons près de l'usine hydro-électrique de Tuilières. A Lalinde, nous traversons le fleuve à côté du rocher d'où se précipita jadis la Gratusse, parente de la Tarasque, après sa rencontre avec Saint-Front, l'apôtre du Périgord. Nous longeons les eaux claires qui coulent rapides sur un lit de rochers et de graviers; à l'usine de Mauzac, sœur cadette de celle de Tuilières, les cars remontent un vallon qui nous conduit jusqu'au vieux bourg de Cadouin sis à l'orée de la sombre forêt de la Bessède. Il doit son importance à un monastère cistercien fondé en 1116. La présence d'un suaire qui aurait servi à l'ensevelissement du Christ en fit un lieu fréquenté de pèlerinage. Le cloître actuel date surtout des XV^e et XVI^e siècles. Malgré quelques restaurations du XX^e siècle, on ne peut qu'admirer ses galeries au réseau flamboyant et leurs sculptures si vivantes et si réalistes; dans la chambre du prieur, de belles tapisseries du XVIII^e siècle représentent des sujets de fables. L'église romane a une façade puissante et massive avec trois hautes fenêtres et une porte en plein cintre sans tympan. Selon la règle de Cîteaux, pas de clocher, mais une charpente en bois en forme de pyramide basse abritant les cloches.

Au Buisson, nous rejoignons le fleuve que nous traversons à Siorac-en-Périgord et c'est une riche plaine sur le bord de laquelle s'allonge Saint-Cyprien à l'ombre de sa lourde église fortifiée. Bientôt la vallée se rétrécit: des falaises se dressent et sur la plus élevée, dressé tel un burg en un à pic vertigineux sur la Dordogne, voici Benyac, l'ancien fief

du terrible Mercadier passé aux Beynac, puis aux de Beaumont depuis le XVIII^e siècle.

Vers l'aval un rude sentier permet l'escalade. C'est du côté du plateau que se dressent les principales défenses. Un gris donjon carré couronné de merlons est relié par une courtine à un second donjon plus petit s'appuyant sur un corps de logis à terrasses crénelées. Une brune paysanne à la documentation tant soit peu fantaisiste (n'est-ce pas gouverneur Merwart?) nous fait visiter l'intérieur: la salle des Etats voûtée en berceau d'ogives, le petit oratoire, la salle à manger à la belle cheminée renaissance, le salon et ses tableaux du XVII^e siècle, enfin la chambre du diable à la pittoresque légende. De la terrasse supérieure quel émuvant spectacle! c'est au-dessous de nous le village et la longue traînée argentée du fleuve; en face Castelnaud dont les murs ne font qu'un avec le roc, le donjon crénelé de Feyrac, les Milandes où le music-hall se mêle à l'histoire et bien d'autres encore.

Cependant, la faim nous rabat sur le restaurant Bonnet en partie abrité par le roc. Nous repartons vers 15 heures. Le fleuve est toujours dominé par de hautes falaises. A la Roquegeac, les maisons du village perché à mi-hauteur descendent jusqu'à l'eau par de raides gradins. Après quelques kilomètres dans la vallée élargie à nouveau sur la rive droite, nous franchissons un pont, jetons un coup d'œil sur Cénac et son vieux prieuré et la route monte en lacets..., monte jusqu'à une porte fortifiée où s'arrêtent les cars. C'est Domme « Acropole du Périgord ». L'ancienne bastide de Philippe III le Hardi nous montre encore avec les ruines de ses murailles et de ses tours nombre de vieilles demeures, mais nous ne nous arrêtons qu'à la Barre dominant le fleuve de près de deux cents mètres et longuement contemplons le plus merveilleux des panoramas.

Les cars infatigables nous ramènent sur la rive droite. La Dordogne nous réserve toujours quelques surprises nouvelles. Après Vitrac, voici Montfort, audacieux nid d'aigles surplombant le cingle du fleuve. Depuis Simon de Montfort qui l'attaqua jadis il a subi bien des assauts et des destructions, mais le cinquième château garde encore fière allure avec ses gros donjons du XV^e siècle; si funeste à ses maîtres successifs, il ne fut

pas plus favorable au dernier des conquitateurs Jean Galmot venu y chercher le repos.

Nous gagnons Sarlat où M. le Maire et ses adjoints nous reçoivent à l'Hôtel de Ville, beau bâtiment du XVII^e siècle. Après le toast de bienvenue, l'un des adjoints nous sert aimablement de guide. Il y aurait trop à voir dans cet ancien évêché si lourd d'histoire et sur qui planent les ombres de La Boétie et de Fénelon : couvents, belles maisons du XV^e siècle dans la rue des Consuls et autres voies tortueuses. Le XVI^e siècle prédomine dans l'Hôtel de Maleville et son escalier à vis, l'Hôtel de la Boétie avec sa façade aux fenêtres à meneaux encadrées de pilastres tandis que les deux étages de l'Hôtel de Plamon évoquent deux siècles d'architecture. La cathédrale hétéroclite montre à côté de morceaux romans comme la façade

et ses grossières statues, un ensemble de constructions des XVI^e et XVII^e siècles. Plus curieuse est l'ancienne lanterne des Morts qui dresse dans le vieux cimetière devenu jardin son toit ovoïde; curieux encore le Présidial avec ses deux baies superposées, sa rampe de fer forgé, ses tourelles d'angles et son lanterneau polygonal.

On rallie les dissidents égarés dans les boutiques de la capitale des foies gras. Les cars prennent le chemin du retour par le Bugue et Sainte-Alvère. Blasé de tant de beauté, on ne jette qu'un coup d'œil dédaigneux sur le château de Sainte-Foy-de-Longas dominant la paresseuse Louyre où sur l'église forteresse de Liorac et Bergerac accueille un dernier soir les congressistes à la fois las et ravis.

Jean BARTHE.

Fumées

On sait dans quelles retraites cachées se fume le premier cigare.

— M'sieu ! m'sieu ! a dit l'élève de 5^e en élevant la main et en faisant de son pouce et du troisième doigt un appel significatif à l'attention de son professeur.

— Ne soyez pas longtemps.

— Non, m'sieu !

Et bientôt il revient plus pâle qu'il n'est parti.

C'est le premier essai loyal du tabac.

Cependant au bout de quelques instants il est aguerri, et au prochain dimanche de sortie il se promènera, un cigare entre les dents. Malgré sa souffrance, il lancera [dans les airs de grosses bouffées de tabac en regardant les femmes.

Tel souriait le collégien spartiate, sans s'occuper du renard caché sous sa chlamyde.

Si Horace avait connu les [douceurs du cigare, sans doute qu'il eut modifié son « otium cum dignitate ».



LA PETITE HISTOIRE

Le Collège il y a cent ans

L'année de la reddition d'Abd-el-Kader en Algérie, en 1847, les frais de fonctionnement du Collège obligent la ville de Bergerac à combler un nouveau déficit de 6.616 francs.

Le Principal, M. JALABERT, demande la construction d'un placard pour suspendre les robes que les professeurs revêtaient encore à ce moment-là, pour faire leurs classes.

L'élève Lucien BARRAUD obtient le prix d'honneur de composition française en rhétorique; ce jeune homme devait faire ses études de médecine, devenir pendant la guerre de 1870-1871 chirurgien-major du 1^{er} bataillon des Mobiles de la Dordogne et s'établir enfin médecin à Bergerac où il exerça jusqu'à la fin de sa vie. Ce fut toujours un fervent républicain et, après sa mort, ses compatriotes lui élevèrent une statue dans le square de l'Hôtel de Ville d'où elle disparut en décembre 1941 lors du ramassage par les Allemands des métaux non ferreux.

Le Collège en 1946-47

L'effectif est de 400 élèves dont 50 pensionnaires et 25 demi-pensionnaires.

En octobre 1946 et en juillet 1947, 24 élèves ont été admissibles et 20 définitivement reçus.

La distribution des prix a eu lieu le samedi 12 juillet 1947 à 14 h., dans la salle de gymnastique, sous la présidence de M. Jean MORIZE, ministre de France, ancien élève. Le discours d'usage a été prononcé par M. HUMBERT-HESSE, professeur de Lettres et de Grammaire.

L'élève Christian BRETON, de la classe de mathématiques, obtient le Grand Prix d'Honneur de l'Association.

Les élèves Paul VIDAL de la classe de 1^{re} Moderne et Rodolphe GERMAIN, de la classe de 2^e A, obtiennent les prix offerts à l'occasion du XXXI^e Congrès par l'Union des Associations des Anciens Elèves des Lycées et Collèges Français.

L'élève Pierre LACAMOIRE de la classe de seconde Moderne obtient le prix Georges AUGIÈRES décerné par l'Association.

Enfin, l'élève Pierre FOUCAUD de la classe de 1^{re} A reçoit le prix d'honneur de composition française qui lui est remis par le D^r Pierre ROUSSEAU, président de l'Association. C'est la conséquence de ce qui est relaté plus haut : le samedi 31 juillet 1897, le D^r Lucien BARRAUD avait remis à l'élève Pierre ROUSSEAU de la classe de rhétorique, de Saint-Michel de Double, interne, ce même prix d'honneur reçu par lui en juillet 1847 en formant des vœux pour que dans cinquante ans, à son tour, il puisse le rendre à l'un des élèves du Collège, « dans une France relevée de toute sa hauteur occupant une place glorieuse à la tête des Nations ».

Mais écoutons les paroles adressées par le D^r Pierre ROUSSEAU au lauréat auquel vont toutes nos félicitations :

A ce mois de juillet 1897, dans la cour d'honneur de ce collège, je gravissais comme vous le faites les marches d'une estrade toute semblable à celle-ci. Et comme vous, j'allais, dans la même classe, recevoir le prix d'honneur de composition française. Mais, à ma grande émotion, je fus conduit devant un vieillard que Bergerac a honoré d'un monument dans le jardin de son hôtel de ville : le Docteur BARRAUD, ancien combattant des mobiles de la Dordogne, dont le cœur saignait encore à nos désastres et de la perte de nos provinces de l'Est, séparées de la Patrie.

Je suis exact au rendez-vous que me fixa le Docteur BARRAUD. Et voici qu'à mon tour, mon cher camarade, selon le désir qui me fut exprimé, je vous rends le dépôt que j'ai fidèlement gardé un demi-siècle : le livre doré de 1847, auquel je joins un souvenir personnel de cette journée.

Et voici qu'à mon tour je forme des vœux pour que, dans cinquante ans, vous puissiez renouer la chaîne en offrant à un jeune élève du collège Henri IV, les volumes qui vous sont confiés.

Hélas, tous les souhaits du Docteur BARRAUD n'ont pu être accomplis par les jeunes hommes auxquels il faisait appel, et on ne saurait en inscrire la complète réalisation sur cette fresque violente que sont les cinquante dernières années de notre histoire. Notre pays a certes retrouvé ses provinces perdues, mais à côté des montées d'apothéose vers l'Arc de Triomphe, les générations de la moitié de ce siècle ont connu des périodes de

deuil comme la vie de notre nation en montre quelques tragiques exemples. Cinquante ans ont passé, qui ont vu l'essor prodigieux des progrès scientifiques : l'automobile, la naissance d'une aviation qui domine les champs de bataille sur terre et sur les océans. Mille merveilles que Jules Verne n'osa pas imaginer.

Et voici que parmi les décombres de la deuxième guerre mondiale, surgissent les découvertes atomiques ouvrant certes d'étonnantes perspectives, mais aussi évocatrices de ces grandes peurs que connurent les premiers âges de l'humanité.

Dans les passions qui agitent tous les continents, que de sources d'angoisse pour les lendemains !

Monsieur, vous avez en mains, avec le volume du Docteur BARRAUD, les œuvres de Nicolas Boileau. Vous les relirez quelquefois — demandant à ce grand classique des leçons de bon sens et de raison.

Et je voudrais que les conducteurs de peuples puissent trouver dans la fréquentation de ceux des grands auteurs classiques ou modernes, que Minerve effleura de l'aile de sa sagesse, cette sérénité, ce bon sens encore qui les amèneront à déclarer la paix des Nations.

Pour moi, je veux, comme il y a 50 ans le Docteur BARRAUD, garder au cœur cette espérance sans laquelle nos gestes seraient vains et nos sacrifices inutiles. Notre France trouvera dans ses malheurs la raison même de sa résurrection pour reprendre sa marche vers de glorieux destins.

L'Association donne rendez-vous au jeune Pierre FOUCAUD, au seuil du XXI^e siècle, au mois de juillet 1997 pour la remise de son prix à un autre élève, à celui qui comme lui, comme les Drs Pierre ROUSSEAU et Lucien BARRAUD obtiendra le prix de composition française en 1^{re}, au Collège Henri IV de Bergerac.



LES MORTS POUR LA FRANCE

1870-1871. — ALLARD Henri.

1914-1918

ANDRÉ Gabriel, AUGIÉRAS Georges, AUROUSSEAU René, AUROUSSEAU Roger, AVEROUS-MALBÉ Jean.

BARBARIN Louis, BARTHÉLÉMY Fernand, BASTIDE Pierre, BEAUGER Emile, BELLUGUE Albert, BÉNEY Georges, BERNARD René, BERTOUNESQUE Roger, BERTRAND André, BERTRAND Henri. BISSEY Jean-Jacques, BOST John, BOUCHILLOUX Roger, BOUDAULT Henry, BRUNET Georges, BRUNET Roger.

CAPDEVILLE Hugues, CHAPEAU Charles, CHAUMONT Pierre, CLÉMENT-AUBIER Robert, COLLET Georges, CONIL Robert, COSTES René, COUSSIÈRE André.

DELAVAUD-DUMONTEIL Paul, DELMAS Marcel. DELOUIS Arthur, DELOUIS Georges, DESPAX Emile, DOREAU Robert, DUBUC Jacques, DUCOURNAU Jean, DUVERGIER Georges.

ESCARAVAGE Paul, ESCUREYX Edouard, EYMOND Paul.

FAISANDIER Maurice, FLOURET Joseph, FOURNIER Léon, FRANC Roger.

GADRAT Raoul, GALLET Sem, GAY Emilien, GENESTE Emile, GONTIER du SOULAS Guy, GOUBIER Raoul, de GREZEL Maurice, GROSSETIE Gaston, GROSSELEIL Jean, GUILLAUME Pierre.

HERTZOG Jean, HERTZOG Henri,

JANNOF Albert, JAUBERT Jean, JOACHIM Marcel, JOBIT André, JOBIT Eugène.

LABROUSSE Marcel, LACOSTE Gabriel, LAFARGUE Robert, LAMBERT Urbain, de LAPOYADE Jacques, de LARROQUE André, LAVALADE André, LESPINASSE Henri, LÉVÊQUE Henri, LOUBIÈRE André, LUZIGNAN Honoré.

de MADAILLAN Louis, MARCERON André, MASSIF André, MAUMONT Georges, de MAYNADIER Christian, MEDAN Marius, MESSERER Louis, MICHELET Francis, MIRET Pierre, MORDANT Pierre, MOURGUET Yvan.

NOEL Marcel, NOEL René.
 PASCAL Jean, POUMEAU Henri, POUMEAU Jean, PUJOL François.
 QUEYROY André.
 REY René, RICAUD René, RIGAL Pierre, RINGUET Jean, de RO-
 DELLEC du PORZIC Edouard, ROY Maurice.
 SABOURIN Paul, SALAGNE Paul, SCHMIDT Georges, SIMONDET
 Yves, SIREYJOL Jean, STÉPHAN Maurice.
 TAUTAIN René, TEXIER Jean, TEYSSANDIER René, THOMAS Lucien.
 VALETTE André, VIEILLEFOND Jean - Daniel, VIEILLEFOND
 Jean-Maurice.

1939-1945

ALLÈGRE Maurice, ARNAUD André.
 BLANCHE Robert, BLONDEL Jean, BONNET Christian.
 CARMILLE René, CASTAING Raymond.
 DAGASSAN André, DUPUY Pierre.
 FESTAL Georges.
 JARDEL Robert.
 LABBÉ Marcel, LAJOUX Pierre, LEVIGNAC Charles, LEVIGNAC Serge.
 MASSERON Pierre, de MONTATAIRE, de MADAILLAN François.
 NADAUD Pierre, NOEL Georges.
 PLAZE Jean.
 RIU Georges, de ROYÈRE Hugues.
 TEYSSANDIER de la SERVE Bernard.

LES MORTS DE L'ANNÉE

FORESTIER (Marcel), décédé à Paris (16^e) le 9 mars 1946,
 à l'âge de 64 ans.
 PARCELLIER (Clément), décédé à Ribérac le 8 novembre
 1946, à l'âge de 70 ans.
 LESCURE (Jean), décédé à Paris (5^e) le 11 février 1947, à
 l'âge de 85 ans.
 FRAIGNEAU (René), décédé à Issigeac le 28 février 1947,
 à l'âge de 67 ans.
 CLAMENT (Raymond), décédé à Saint-Géry le 5 août 1947,
 à l'âge de 44 ans.
 BIGOT (Erick), décédé à Monpazier le 5 septembre 1947,
 à l'âge de 76 ans.

Rappel des Souscripteurs perpétuels décédés

CANTELAUVE (Albert) — Décédé le 10 février 1933.
 MORIZE (Marcel) — Décédé le 20 juin 1939.
 LIONNET (Edmond) — Décédé le 30 mai 1944.
 NADAUD (Pierre) — Décédé le 13 juin 1944
 CARMILLE (René) — Décédé le 25 janvier 1945.
 NOUVEL (Ernest) — Décédé le 6 février 1946.

Le jeudi 2 octobre ont eu lieu à Bergerac, au cimetière Beauférier, les obsèques de M. Pierre DELBASTY, ancien professeur de gymnastique au Collège Henri IV, décédé à Périgueux, où il avait pris sa retraite, le 30 septembre 1947, à l'âge de 86 ans.

~~~~~  
CE BULLETIN, TIRÉ A SIX CENTS  
EXEMPLAIRES RÉSERVÉS AUX SEULS  
MEMBRES DE L'ASSOCIATION, N'A  
PAS ÉTÉ MIS DANS LE COMMERCE.  
~~~~~